

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

OCTOBRE 1759



NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

MDCCLIX.





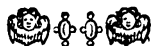
JOURNAL HELVETIQUE,

OCTOBRE 1759.



ESSAI

SUR LA NECESSITE' DE LA
REVELATION.



ON a donné, dans le Journal Helvétique, divers Essais sur la Religion naturelle; en particulier sur la *Providence*, & sur l'*Immortalité de l'Ame*. On a montré jusqu'où la Raison pouvoit conduire l'Home, abandoné à lui même; mais le but où elle peut le mener n'est pas la fin de sa carrière: Elle lui en ouvre une autre plus vaste & plus noble, mais pour y entrer & y marcher sûrement, l'Home a besoin d'un

Guide plus éclairé & plus fidèle; ce Guide est la Révélation *, ou Dieu lui même, qui parle par ses Ministres. Si on l'écoute avec attention, on ne peut se tromper, ni s'égarer; le plus beau jour succède à l'Aurore, & les Ténèbres font place à la plus brillante Lumière.

Dieu s'est d'abord fait conoitre aux Hommes par la Raison, qui démontre que l'Univers n'est pas éternel, & qu'il n'est pas l'ouvrage d'un hazard aveugle. On ne peut remonter bien haut, sans trouver l'origine du Monde, des Empires, des Arts, & des Sciences. On voit naître, pour ainsi dire, les Nations; on les voit se rassembler, former différentes Sociétés, peupler la Terre en divers Pais. Tout annonce qu'elle a eu un commencement, & qu'elle ne s'est pas formée elle même, non plus que cette multitude de Plantes & d'Animaux, qui la couvrent.

* La nécessité de la Révélation ne souffre aucune atteinte, du tems, du lieu, de l'époque précise où Dieu juge à propos de se manifester, & des moyens dont-il se sert pour cet effet. Le S. Esprit souffle, où, & come il lui plait. Dieu est le Maître de ses graces: Il peut les distribuer & en disposer à sa volonté. Mais il est trop équitable pour demander compte aux Hommes des talens qu'ils n'ont pas reçus, & ce qu'il ne fait pas dans un tems, il le fait dans un autre.

L'ordre & l'harmonie qui y règnent , malgré cette prodigieuse diversité d'objets qui frappent nos yeux , prouvent qu'un Etre sage a présidé à l'ouvrage , & que ce puissant Génie est le Créateur de toutes choses.

Le sentiment général de tous les Peuples, celui de la Conscience confirment la même Vérité. Comment tous les Homes des Pais les plus éloignés , seroient-ils convenus de l'existence d'un Etre suprême , si Dieu lui-même n'avoit pas gravé, en quelque sorte, dans leur cœur, une idée si forte & si universelle; Idée qui les console dans leurs disgrâces, qui les soutient dans leurs revers, qui leur cause la satisfaction la plus délicieuse, lorsqu'ils sentent qu'ils sont dans l'ordre, qu'ils pratiquent les Loix du Créateur, & qu'ils font ce qui est bien. Cette Idée, au contraire, répand le trouble, la consternation & la terreur dans la Conscience du méchant, malgré tous les efforts qu'il fait pour étouffer les remords qui le déchirent. L'Homme a donc l'idée du juste & de l'injuste, & d'une Providence qui veille sur ses actions*.

* On peut considérer la Religion naturelle, comme l'Enfance de la Raison; elle ne marche alors que d'un pas foible, timide & chancelant au travers des diverses opinions qui s'élèvent sur l'existence d'un seul Dieu, Etre tout parfait, qui a créé le Monde & qui le gouverne. Il y a loin delà à l'âge mûr, qui est celui de la Révélation.

Si l'Homme est un Etre libre & intelligent capable de distinguer la Vérité de l'Erreur, le Juste de l'Injuste, s'il fait que son bonheur consiste à faire un bon choix, & que son devoir lui prescrit d'observer les principes & les règles dont il reconoit la justice & l'utilité; il est coupable lorsqu'il néglige & qu'il refuse de les pratiquer, & l'Equité de l'Etre suprême ne lui permet pas de laisser le Crime impuni, & la Vertu sans récompense; cependant, l'Homme de bien n'est pas toujours dans la prospérité; il n'est pas à couvert des accidens & des maux de la vie; il est même quelquefois la victime des Méchans: Ceux-ci, au contraire, ne reçoivent pas toujours le châtiement qu'ils méritent; un bonheur aparent les plonge dans la sécurité. Les honeurs, les richesses, les voluptés, sont quelquefois leur partage. Il doit donc y avoir une autre économie après celle-ci, où l'ordre sera rétabli, où chacun recueillera le fruit de ses Oeuvres, où la Bonté & la Justice de Dieu seront pleinement manifestées. La nature de nôtre Ame, qui n'étant pas corporelle ne sauroit être détruite avec la matière; les desirs de l'Immortalité, mais plus que tout cela, les promesses de Dieu, qui a le pouvoir de les remplir, nous assurent que nôtre vie n'est pas bornée à ce petit nombre de jours, où nous rampons dans la poussière. Nôtre Ame,

soutenue par la noblesse de sa destination, attend de nouveaux Cieux & une nouvelle Terre, où la Justice habite. J. CHRIST a mis en lumière la Vie & l'Immortalité par l'Evangile. Il a enseigné à l'Home quelle est son origine, d'ou il vient, où il va & ce qu'il doit faire pour être heureux. Il lie l'Home à Dieu par la considération de ses graces, & Dieu à l'Home par les hommages qu'il lui rend.

C'est ici le point capital, & le sujet de ce petit Essai, car je n'ai tracé le tableau précédent, que pour montrer l'insuffisance de la Religion naturelle, & la nécessité de la Religion révélée *. La première n'est qu'un foible Ruisseau qui ne peut désalterer la soif que l'Home a de la Vérité, & le besoin qu'il a d'être instruit par elle. Il n'est pas indigne de Dieu d'éclairer des Etres libres & intelligens, come il dirige & conduit les Corps sans intelligence; & lorsque ces Etres intelligens font un mauvais usage de leur Raison & de leur Liberté, la Bonté de Dieu & sa Sagesse l'engagent à les redresser, lorsqu'ils s'égarer,

* Comment les Homes auroient-ils pû conoître des Vérités sublimes & importantes & tous les Devoirs qui en découlent, au milieu des Préjugés de l'Education, & de l'Erreur, qui les envelopoit de toutes parts? Sa Raison seule ne pouvoit percer une nuit aussi obscure; son Flambeau avoit besoin d'être aidé & soutenu par celui de la Révelation.

& à dissiper leurs ténèbres, lorsqu'ils marchent dans l'obscurité; ainsi qu'un sage Législateur fait une nouvelle publication de ses Loix & les fait écrire en gros caractères, quand ceux qui sont obligés de les observer en ont perdu le souvenir, & qu'une Tradition fabuleuse a éfacé jusqu'aux traces de la Vérité historique.

Voilà l'état où se trouvoient les Hommes, lors de la venue de notre Seigneur J.C. L'Erreur & les Préjugés étendoient par tout leur empire, & se faisoient respecter par des Hommes crédules & amateurs du merveilleux. Après avoir oublié le Dieu qui les avoit faits, ils crurent à leur tour pouvoir faire des Dieux; & tout étoit Dieu, excepté l'Être suprême. Séduits par les Passions & devenus leurs Esclaves, ils se forgèrent des Divinités aussi coupables qu'eux, & qui favorisoient leurs penchans les plus vicieux. La Morale n'étoit pas moins corrompue que le Culte. On avoit dressé des Autels à la Volupté & à l'Yvrognerie. Le Larcin avoit cessé d'être un Vice & la Nation la plus sage & la plus sévère de la Grèce * l'avoit presque érigé en Vertu. Nulle certitude d'une Vie avenir, de l'Immortalité de l'Ame, d'une Providence; les Philosophes n'avoient sur ces articles im-

* Les Spartiates.

portans , que des doutes & des lueurs mêlées de Fables ; & se réfervoient ces notions , toutes défectueuses , toutes imparfaites qu'elles fussent , come des Mistères , qu'il falloit couvrir d'un voile épais , pour en dérober la conoissance au Peuple : Delà ces fictions qui ne deshonoreroient pas moins l'Humanité qu'elles bleffoient la Vérité , & que l'Ignorance & l'Intèrêt consacroient dans l'Esprit du Vulgaire , qui se livroit à l'illusion la plus dangereuse. Les Philosophes plus éclairés ; mais aussi plus coupables , puisqu'ils autorisoient le mensonge & le Crime par un lâche silence , & souvent par leur exemple , n'étoient point d'accord entr'eux sur ce qu'il importe le plus de savoir. Ils ne montroient à l'Home aucun moien de se réconcilier avec la Divinité ofensée : Par là , ils le laissoient sans consolation & l'abandonnoient à son désespoir. Le Peuple lui-même sentoit que le sacrifice des Bœufs & des Genisses ne pouvoit pas expier leurs crimes , & que le sang des Homes , qu'on immoloit à des Dieux cruels , loin de laver leurs offenses , n'étoit propre qu'à grossir la foudre , qui menaçoit la tête des coupables. Des Maximes de Vertu éparfes ça & là , des Règles obscures , dénuées de motifs pour les faire pratiquer étoient sans force & sans efficacité. L'Home étoit come dans un Labirinthe , d'où il ne pouvoit sortir ,

sans le secours d'un Libérateur puissant & éclairé. PLATON espéroit que la bonté de Dieu enverroit ce Libérateur des Nations, qui dissiperoit par sa lumière, l'erreur & les ténèbres qui enveloppoient le Genre-humain.

Les *Juifs*, eux-mêmes, ce Peuple choisi de Dieu, étoient esclaves de la Lettre de la Loi; sans en conoitre l'Esprit: Asservis à des Rites, à des Cérémonies vaines, & rigoureuses, à des Observances puérides, ils préféroient les Comandemens des Homes à ceux de Dieu; ils conoissoient si peu leur Sauveur, ils étoient si esclaves de leurs préjugés, en faveur d'un Roi temporel, qu'ils firent mourir le *Messie*, descendu du Ciel pour les tirer de l'Esclavage spirituel. Voilà l'état où étoient les Homes, lors de la venue de J. C. Il a dissipé leurs doutes, perfectionné leurs conoissances & les a instruit des Vérités les plus nécessaires à leur bonheur, soit présent, soit avenir. Il a apuié & soutenu ces Enseignemens par les plus nobles motifs & les plus magnifiques récompenses. Plus on examine sa Doctrine, plus on la trouve digne de Dieu *. C'est un point fixe qui réunit les

* On ne parle point ici des Miracles que J. C. a opérés, ni de l'accomplissement des Prophéties, parce que, pour en constater la Vérité, il faudroit entrer dans des discussions, qu'on veut éviter dans une

sentimens des sages , qui dissipe leurs doutes , & qui lève le voile qui leur cachoit la Vérité.

On me permettra de faire encore quelques réflexions sur cette importante Matière ; des Théologiens plus éclairés que moi , peuvent & doivent l'aprofondir , dans un tems , où ceux qui se nomment *Esprits forts* , & qui mériteroient mieux le titre d'*Esprits foibles* , tâchent par des subtilités & des sophismes , d'ébranler les fondemens de la Religion , & par là ceux de la Société , dont l'Edifice n'a pas de meilleur soutien que la Religion.

En éfet , l'*Honneur* , qu'un célèbre Auteur regarde come l'un des mobiles & des plus forts apuis des Etats , qu'est-il dans le fond , qu'un préjugé enfanté par l'Orgueil ? Un respect humain , qui n'est capable , tout au plus , que de réprimer certains crimes , condamnés par l'opinion publique , ou par les Loix ; mais qui ne peut aller à la source du mal , en corrigeant un Cœur gâté , un penchant vicieux. Frein trop foibles , pour donner la force de résister aux mauvais exemples , à des usages criminels , défendus par la

simple Analyse. Il en est de même des Mistères ; dès que la Raison trouve qu'une Vérité a été clairement révélée de Dieu , cette Vérité a toute l'évidence dont elle est susceptible & devient une démonstration.

Raison, par les Loix, par la Religion * ; mais autorisés par le Préjugé & un faux Honeur : Telle est la Coutume pernicieuse des Duels, que la sage sévérité des Souverains, n'a pas encore eû le pouvoir d'abolir. Est-ce cet *Honneur* chimérique, puis qu'il n'est produit que par la Vanité, qui nous fait triompher des habitudes & des passions vicieuses, qui nous inspire le courage de vaincre & de surmonter une forte tentation, surtout, lorsqu'en y succombant, nous n'aurions pour témoins que Dieu & nôtre Conscience ? Cet *Honneur* si vanté, & qui ne règle tout au plus que des actes extérieurs, mais qui ne sauroit diriger nos intentions, nos motifs, qui font cependant la moralité des Actions, est il un assés puissant ressort pour maintenir l'ordre & l'harmonie dans la Société ? Est-il une assés forte digue, contre le Torrent de la tyrannie des Princes & de la licence des Peuples ? Loin de rectifier les fausses idées

* Rien en éfet n'est plus opposé que le Langage du Monde & du faux Honeur, & celui de la Religion. Le faux Honeur nous dit ; „ Quand on a „ reçu une injure il faut la venger & laver cet affront dans le sang de son Enemi „. La Religion nous dit, *il faut lui pardonner*. Que l'on compare qui dône le meilleur Conseil, où la Religion, ou le faux Honeur ; & que l'on dise ensuite quel est le guide qui conduit le plus sûrement à la félicité ?

que l'on a de la Gloire & de la Liberté, cet honneur fastueux & funeste fait consister la Gloire, non à faire la félicité de ceux qu'on gouverne, ce qui est la seule & véritable gloire ; mais à étendre les limites de son Empire, à élever des Trophées éclatans sur la ruine des Nations, & à trainer à son Char les Peuples vaincus & consternés. Cet Honneur, d'un autre côté, dicte à des Sujets, qu'il est beau de faire taire les Loix, & de s'élever au dessus d'elles ; de n'avoir pour Maitres que sa volonté, de méconoître la subordination, & de mépriser ses Supérieurs. Il érige la désobéissance en Vertu. Il change la liberté en licence, & fait regarder come un Vice, du moins come une bassesse, une soumission juste & raisonnable. Si nous voulions examiner & considérer tous les abus enfantés par le faux Honneur, nous verrions que c'est lui qui a produit le Luxe & le Faste ; que c'est lui qui fait qu'il est beau de triompher de la pudeur, d'un Sexe foible & timide, en se moquant de ses scrupules, & lui faisant presque honte de son Innocence. Il n'y a que la Religion & la Religion révélée, qui ait l'autorité de donner des règles, munies de promesses & de menaces, capables de faire aimer & respecter le Législateur suprême, de la fidélité duquel il n'est pas permis de douter.

Mais dira-t-on, n'y a t'il rien dans le

Réligion révélée qui blesse & soulève la Raison ? mais la Raison elle même n'a t-elle pas des Problèmes , qu'elle ne peut résoudre ? Qu'elle nous aprenne quelles sont les causes du Mouvement, quelles sont celles de la chute des Corps pesans ; comment nôtre Main si foible a la force de lever une masse de cent livres, &c ? Est-il étonnant que la Révélation, qui est l'ouvrage de Dieu , soit , à quelques égards , au dessus de la portée des Homes ? Il nous suffit que les articles nécessaires à croire & à pratiquer soient clairs & conformes à la Raison. Toute Vérité clairement révélée est une Démonstration. Il nous importe peu de savoir comment on peut concilier la Prescience Divine avec la Liberté de l'Home * ; mais il nous importe d'en faire un bon usage. Il n'y a Personne qui ne sente qu'il a le pouvoir de fuir le mal & de pratiquer le bien , d'aimer Dieu & son prochain.

* On pourroit peut être résoudre cette difficulté, en disant que la durée est successive pour l'Home , mais elle ne l'est point pour Dieu , qui habite dans l'Eternité ; il a vu de tout tems , ce qui est arrivé à la suite des Siècles , mais il ne dirige que les Actes, physiques , qui sont la suite des Loix générales ; à l'égard des actions morales, elles dependent du choix de l'Home & du bon ou mauvais usage qu'il fait de sa Liberté. Dieu est le témoin de nos actions ; mais il ne nous force point à les commettre.

La Révélation nous apprend quelle est la grandeur de Dieu, & le néant de l'Homme, & quel est le Culte le plus digne de l'Être Suprême. Les Vérités révélées, loin d'avoir rien qui révolte la Raïson, y sont très conformes*, lorsqu'on les puise come on le doit, uniquement dans l'Écriture Sainte. Par exemple, elle nous anonce que l'Ame est immortelle, & la Raïson nous dit qu'un Être spirituel ne peut être détruit, à moins que le Créateur ne veuille l'anéantir. Sa Bonté & sa Justice s'oposent à l'anéantissement d'un Être capable de bien & de mal, qui mérite d'être puni, s'il a mal fait, & qui espère un bonheur éternel, s'il a pratiqué le bien. Le desir de l'Immortalité, si vif & si naturel à l'Homme, ne peut être une illusion ou un piège, que l'Être tout parfait ait tendu à nôtre amour propre. L'Homme n'a ici bas, que des conoissances foibles & très bornées; mais s'il en a fait un bon usage, il doit espérer que

* PLATON lui même, come on l'a déjà dit, avoit senti la nécessité que l'Homme avoit d'être aidé & éclairé par des Lumières supérieures à celles de la Raïson, afin dit-il, que sur elles, come sur un Vaisseau qui ne court aucun danger, nous achevions heureusement le voiage de nôtre Vie. Mais on voit bien qu'il ne s'agit pas ici d'une nécessité absolue & physique, mais d'une nécessité morale, conforme aux besoins de l'Homme.

ses Connoissances se perfectioneront & qu'il fera de grands progrès dans la vie à venir. D'ailleurs, un Etre qui a des idées intellectuelles, indépendante de la matière, & qui semblent l'exclure, ne sauroit être corporel; le domicile fragile & grossier où il loge ici bas ne sauroit l'entraîner dans la ruine. Il est fait pour conoitre Dieu, pour l'aimer & le célébrer sans fin. Voilà sa destination; sa félicité doit être aussi durable, que l'objet immortel qui la produit.

Voilà ce que la Révélation, de concert avec la Raison, nous enseigne. *La Raison, dit M. LOCKE, est la Révélation naturelle, & la Révélation est la Raison naturelle, augmentée par un fond de découvertes émanées immédiatement de Dieu.*

Avant la Révélation, l'Home ne faisoit le bien que par amour propre, ou par orgueil. Il n'étoit prodigue de bienfaits que pour manifester son crédit ou l'augmenter. Il n'étoit libéral, que pour imposer aux autres le tribut d'une reconnoissance onereuse. Il n'étoit indulgent, que par le sentiment de ses propres foiblesses; modeste, que pour étaler son humilité; doux & clément que pour faire parade de sa grandeur d'ame & de sa supériorité. Il n'étoit ferme & constant dans les maux, que par impuissance de les soulager & de les guérir. Il affectoit une insensibilité

extérieure

extérieure & fastueuse, tandis que le Cœur souffroit avec impatience, & que, loin des témoins, la douleur lui arrachoit des plaintes amères. Il n'appartient qu'à la seule Religion de nous offrir des motifs capables d'adoucir les maux & les afflictions. Elle nous recommande la patience, la douceur, l'humilité, pour trouver le repos & le contentement de nos âmes. Elle ne nous rend pas inaccessible, ni insensible à la douleur & aux injures, mais elle nous engage à les supporter comme une suite de l'état où Dieu nous a placé sur cette Terre, & elle nous montre d'avance le prix de notre résignation & de notre obéissance.

Les Vertus Chrétiennes ont cet avantage réel & solide sur les Vertus mondaines, qu'elles sont appuyées sur un fondement ferme & inébranlable; au lieu que les Vertus mondaines sont aussi fragiles que le Monde même, d'où elles tirent leur origine. *Le Miracle des Miracles*, dit Mr. BOSSUET, c'est qu'avec la Foi, les Vertus les plus éminentes, & les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la Terre. L'Écriture Sainte renferme un corps de Doctrine, un système de Morale complet, & digne de Dieu, qui nous l'a donné *. Aussi les

* Une preuve bien forte de la nécessité de la Révélation, c'est que Dieu l'a donnée aux Hommes

plus grands Philosophes, un DESCARTÈS, un NEWTON, un LOCKE, un MALLEBRANCHE, ont fait gloire de rendre hommage à la Religion, qui élève les petits Esprits aux plus grandes choses, & qui en révèle de sublimes. Quand elle ne feroit que dissiper nos doutes & nôtre incertitude sur l'état avenir, après cette courte vie, elle nous procureroit le plus grand de tous les biens, & nous délivreroit de la plus funeste inquiétude. Les Vertus dont elle prescrit l'observation, sont le plus sur moïen de maintenir nôtre santé, nôtre repos, & nôtre réputation. La repentance qu'elle nous impose, lorsque nous avons péché, est aussi le moïen le plus juste & le plus naturel d'apaiser nôtre Juge suprême & de calmer les remords de nôtre Conscience. Elle est propre à tous les âges, à tous les états, & perpétue la félicité qu'elle procure dans tous les tems. Elle est immortelle come l'Être dont elle tire son origine.

Un Être sage & parfaitement libre ne fait rien sans nécessité. Une preuve encore qu'elle est divine, c'est qu'elle s'est conservée, étendue & perpétuée malgré la contradiction, l'intérêt, les préjugés, & les tourmens. Une Doctrine ou fausse, ou humaine n'auroit pû résister à tant d'obstacles. La Révélation est donc nécessaire par son importance, & parce que sans elle l'Homme n'auroit pû conoître ses grandes Vérités.

Je finirai cet Effai par où je devois l'avoir comencé ; en examinant ce qu'on entend par Révélation. Il me semble que c'est un moyen extraordinaire dont Dieu se sert pour déclarer & annoncer sa Volonté aux Homes, soit immédiatement, come lorsqu'il dicta ses Comandemens à MOYSE, soit médiatement & par le canal de ses Serviteurs, come lorsqu'il inspira les Prophètes & les Apôtres. Dieu est le Maître de se révéler come il le juge à propos ; il l'a fait quelquefois par des visions miraculeuses, quelquefois par des songes : Les Anges ont été souvent ses Ministres, & ses Interprètes. Quelquefois aussi il se contente de faire entendre sa voix, & de manifester ses ordres, du haut du Ciel.

Mais coment distinguer les Comandemens de Dieu de ceux des Homes, ou du malin Esprit ? On peut faire ce discernement par l'examen même de ces Ordres. Dieu ne commande rien d'impossible, à moins qu'il ne veuille doner une Lettre de créance à ses Envoïés, en leur conferant un pouvoir au dessus de l'Humanité, ainsi qu'il le fit à MOYSE & à J. C. L'Etre tout parfait n'exige rien de contraire à ses sublimes Perfections : Il ne nous comande point de croire des choses contradictoires & oposées à la Raison & au bien de la Société, come seroit celle que la partie est plus grande que le tout ; que l'ingratitude

est préférable à la reconnoissance, la licence à l'ordre & à la subordination &c. Tout ce que Dieu révèle est bon, juste, noble & digne de lui.

- Tout ce qui tend à détruire les règles immuables & primitives du vrai & du faux, du juste & de l'injuste, tout ce qui tend à renverser les fondemens des Sociétés & du vrai bonheur de l'Home, ne peut avoir été révélé par un Etre tout bon & tout sage. Enfin, tout ce qui est oposé, ou qui n'est pas conforme à d'autres Vérités clairement révélées, ne peut être l'ouvrage de Dieu, qui ne peut se démentir & être contraire à lui même.

Qu'on y prenne garde, tous les caractères de la Révélation contribuent & se réunissent à doner aux Homes de plus forts motifs pour fuir le Vice, & pratiquer la Vertu: Ils lui donent une nouvelle sanction, par l'espoir des récompenses & la crainte des peines. L'Home étant aussi foible & aussi corrompu qu'il l'est, avoit besoin d'un frein plus puissant que celui que fournissoient la Raïson & la Conscience. Il lui faloit un fort aiguillon pour le porter efficacement à se corriger de ses défauts, à réprimer ses passions, & à perfectionner ses Vertus. Ce que SOCRATE, PLATON, CICERON, EPICTETE, & les plus sages Philosophes de l'Antiquité n'ont pu

faire, J. C. le fait, en mettant en lumière
la Vie & l'Immortalité, par l'Evangile.

Ce qu'il enseigne il le pratique.

On le voit tendre, pacifique,

Et de Sainteté revêtu.

Sa Morale pure & sublime

Done autant d'horreur pour le Crime,

Qu'elle fait aimer la Vertu.

Dieu en donant l'ordre, peut donner la
force de l'exécuter. *Mets moi en état de faire
ce que tu commandes & commande, ô Dieu, ce que tu
voudras.* Ses Préceptes ne sont pas froids &
stériles, come ceux de certains Législateurs :
Ils sont féconds en Vertus & en bones œu-
vres. Il ne s'est pas borné à enseigner des
Dogmes, que la Raison aprouve, après en être
instruite ; il nous apprend des Maximes qui
influencent sur les Mœurs, sur le repos de la
Société, & qui sont la félicité de ceux qui les
observent exactement. *Soiés doux & humbles
de Cœur, & vous trouverez le repos de vos
Ames.* On trouvoit de la grandeur à se ven-
ger & de la bassesse à pardonner. Avant lui, on
connoissoit peu le prix du pardon des injures &
celui de l'humilité. Quelques Déclamateurs
la prêchoient avec beaucoup d'orgueil. On
croioit qu'il étoit permis de se venger des
injuries par des injures ; œil pour œil & dent
pour dent. On avoit presque érigés l'Ambi-
tion & la Vengeance en Vertus. Il étoit ré-

servé à J. C. de rectifier & perfectioner nos idées, & de jeter les vrais fondemens d'une Morale pure & digne de Dieu. *Tombe sur moi le Ciel pourvu que je me venge* ; voilà le langage du vindicatif. Voici celui de l'Evangile : *A moi appartient la Vengeance, & je la rendrai dit le Seigneur.*

Il reste à examiner deux choses : La première est celle-ci ; en suposant que la Révélation soit nécessaire, comment peut-on savoir qu'elle est véritable & émanée de Dieu ? Ne peut elle pas être l'ouvrage des Homes, ou de quelque Génie trompeur, qui s'est plu à leur faire illusion & à les séduire ? La seconde chose, dont il convient de s'affurer, c'est d'être certain que Dieu lui-même ne se joue pas de la crédulité des Homes, en leur promettant des biens & des récompenses, qu'il n'a pas dessein de leur procurer, ou en leur révélant come des Vérités, ce qui n'en a que l'aparence, ou qui même quelquefois répugne à la vraisemblance & à la Raison. Je sai que ce doute est injurieux à la Divinité, mais lorsqu'il s'agit de chercher la certitude, & de parvenir à une entière persuasion, il faut que le doute même nous conduise à l'évidence. On ne doit rien négliger pour raffermir les Ames timides ou chancelantes & lever leurs scrupules. On ne doit aussi laisser aux prétendus Esprits forts

aucuns. prétextes à leur incrédulité *. Il faut les attaquer jusques dans leur retraite la plus obscure, & ne pas dédaigner de répondre à leurs sophismes captieux, dût on, pour en triompher, répéter les Réponses victorieuses qui leur ont été faites. Nous avons déjà donné quelques éclaircissémens à ce sujet, & ce que nous avons dit pourra servir à résoudre des Problèmes, que l'Incrédulité affecte de croire insolubles, parce qu'elle desire qu'ils le soient. Nous ne leur oposerons point la pureté de la Morale Chrétienne, qui a je ne fais quoi de divin, qui se fait sentir au Cœur. Nous nous bornerons à la Doctrine, qui, toute sainte qu'elle est, est exposée aux attaques des Esprits prophanes.

Pour se persuader que la Révélation est véritable, & qu'elle est émanée de Dieu **, il faut

* Les Incrédules demandent pourquoi Dieu a tardé si long-tems à se révéler aux Homes ? Mais il n'est pas obligé de leur rendre compte de sa conduite ; ses Graces sont successives ; il s'étoit d'abord révélé à eux par ses œuvres & les Lumières de la Raison ; mais ces Lumières s'étant obscurcies peu à peu, ainsi que la nuit succède au jour, Dieu a fait lever son Soleil quand les Tems sont arrivés.

** Tout prouve que la Révélation est émanée de Dieu : Il ne céderoit pas son pouvoir à un Etre mal-faisant, qui en abuseroit pour en imposer aux Homes & les séduire. La bonté de Dieu, sa justice, l'excellence & la sainteté de la Révélation, nous rassurent contre un tel doute.

examiner attentivement quelle est sa nature & son caractère; si elle exprime & annonce des choses utiles aux Hommes, & dignes de Dieu; si elles n'ont rien de contraire aux lumières naturelles, & si la Raison seule n'auroit pû nous apprendre ce que la Révélation nous enseigne. Il faut encore examiner, si ceux qui se disent envoyés de Dieu, pour manifester aux Hommes des Vérités importantes, qui leur étoient auparavant cachées, ou du moins qu'ils n'apercevoient que d'une manière confuse & obscure, sont des gens dignes d'être écoutés & d'être crus; s'ils ont donné des preuves de leur bon sens & de leur sincérité; s'ils ont été témoins des faits qu'ils annoncent; s'ils n'ont pû ni être trompés, ni nous tromper volontairement; & voilà ce qui rend le témoignage des Apôtres non suspect; voilà ce qui lui donne une autorité respectable; c'est qu'ils n'annoncent rien qu'ils n'aient vû & entendu. Il paroît qu'ils ont fait usage nonseulement de leurs sens, dont on pouvoit se défier, mais de leur Raison: Leur témoignage est d'ailleurs unanime. Loin d'avoir intérêt à nous tromper, ils avoient, au contraire, l'intérêt le plus fort & le plus pressant, à renoncer & à rejeter une nouvelle Doctrine, qui les exposoit sans cesse aux plus cruelles persécutions, aux plus affreux tourmens, & qu'ils ont néanmoins

scélée de leur sang. Cette Doctrine d'ailleurs, n'a rien d'opposé à la Raison ; mais elle contient des choses dont la Raison seule ne pouvoit nous instruire, & que Dieu seul pouvoit révéler aux Homes.

Il n'étoit certainement pas indigne de sa Bonté & de sa Justice de se faire conoître à eux d'une manière plus particulière *, puisqu'il a daigné les créer & que sa Providence les conserve & pourvoit à tous leurs besoins ; puisqu'il fait lever sur eux, chaque matin, le Soleil qui les éclaire, il n'étoit pas indigne de lui, d'éclairer les Homes sur leurs devoirs, sur l'usage qu'ils doivent faire de ses graces & des objets qui les environent, sur la noblesse de leur destination, sur le bonheur qui les attend dans une autre Vie, s'ils n'abusent pas de celle-ci, & de la Raison qui leur a été donnée, pour en faire un bon usage ; Félicité qu'elle faisoit déjà entrevoir, mais dont elle n'avoit aucune certitude ; Félicité cependant qui est l'objet des desirs de tous

* La Révélation suppose nécessairement l'existence d'un Dieu, qu'on a déjà établie dans quelques Essais précédens. En effet, il n'y a point d'effets sans cause. Quand on voit une Décoration bien ordonnée, dont tous les ressorts produisent les effets qu'on en attend, on remonte nécessairement au Machiniste, & le magnifique Spectacle de l'Univers se seroit-il produit de lui même ?

les Mortels, qui peut seule nous consoler des maux de la Vie, & nous faire envisager la mort sans crainte & sans inquiétude. Les principes de la Révélation sont clairs & à la portée de tous les Homes. Croire en Dieu & en J. C. qu'il a envoié, en voila l'essence.

Les Biens que Dieu nous promet, tout grands qu'ils sont, ne sont pas au dessus de son pouvoir: Il ne peut s'appauvrir en nous enrichissant, puisque pour remplir ses promesses & nos espérances, il n'a qu'à le vouloir, & que les faveurs les plus précieuses ne lui content qu'un acte de sa Volonté. Nous devons d'ailleurs avoir une parfaite confiance en lui, puisqu'il est nôtre Créateur, nôtre Protecteur & nôtre Père: *Il n'est pas Home pour mentir, ni Fils de l'Home pour se repentir: Sa Bonté égale sa Puissance, & sa Justice atteint jusques aux Nues.* Si la Vertu n'est pas toujours récompensée en cette vie; si le Juste est quelquefois la victime du Méchant, c'est qu'il y en a une autre, où le suprême Législateur pèsera les Humains à sa Balance & rendra à chacun selon ses Oeuvres.

Si nôtre Ame est spirituelle, come on a tout lieu de le croire, puisque la Matière semble exclure l'intelligence & la pensée, l'Ame est donc immortelle par sa Nature, & ne peutêtre entraînée dans la ruine du Corps; elle ne peut donc être détruite & anéantie,

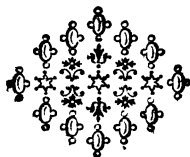
que par un acte exprès du Créateur ; mais doit-on présumer qu'il veuille détruire & anéantir un Esprit, qu'il a créé libre, capable de le conoitre & de l'aimer, de pratiquer le bien ou le mal, & qui par là, est susceptible de récompense ou de châtement ; un Esprit auquel il a donné des idées du vrai, du juste & du beau, mais dont il n'a pû avoir sur cette terre que des esquisses & des ébauches très imparfaites. Les Mortels voïagent ici bas parmi des ombres ; ils ne voient les objets qu'à travers un Miroir ; ce n'est que dans le Ciel qu'ils pourront puiser la Lumière dans la Source même de la Lumière. Ici, nous n'apercevons qu'un crépuscule, une foible aurore ; dans le Ciel, le Jour le plus pur luira à nos yeux ; tous les nùages seront dissipés ; & la Vérité brillera dans tout son éclat.

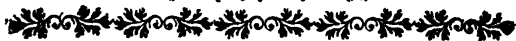
Nous en convenons, la Révélation laisse des doutes, elle a quelque chose d'obscur *.

* Quoique la Révélation ait quelques endroits obscurs, elle est cependant beaucoup plus claire & plus lumineuse, qu'aucun système des Sages du Paganisme, lors même qu'on réuniroit toutes les Vérités éparfes, que chacun d'eux a proposées. Qu'on compare par exemple la Doctrine de SOCRATE avec celle de J. CHRIST, c'est comparer la Nuit au Jour. Ce sont ces ténèbres qui ont engagé Dieu à se révéler aux Homes.

A certains égards on peut dire , que Dieu est un Dieu qui se cache , & qu'il habite dans les ténèbres. Mais il nous découvre cependant tout ce qu'il faut savoir pour régler nos Mœurs & diriger nôtre Conduite. S'il nous prescrit des règles, c'est pour nôtre bonheur ; s'il nous impose des devoirs , il nous donne la force de les pratiquer & nous fournit de puissans motifs pour les observer. Dans la Révélation tout mérite nôtre attention & tout est digne de Dieu : Un Génie borné , n'auroit pas annoncé des choses si grandes & si sublimes : Un Génie mâlin , ennemi des Homes, ne leur auroit pas enseigné des choses si propres à faire leur félicité , & à contribuer à leur perfection. La Révélation est donc l'ouvrage d'un Etre infini & tout parfait, qui veut exercer nôtre Raison , nôtre Liberté , & nôtre Foi.

GENÈVE.





L E T T R E

A U X E D I T E U R S ,

*Sur quelques Equivoques de la Langue
Hebraïque.*

M E S S I E U R S ,

Ceux qui se sont doné la peine de conferer les Versions de l'Écriture sainte, avec les Originaux, peuvent avoir remarqué, que les Equivoques, plus fréquentes peut-être dans la Langue Hébraïque que dans toute autre, ont souvent fait prendre le change aux Interprètes. Dans cette Langue, par exemple, les mots *ta délivrance* signifient (Ps. XX, 6.) *la délivrance que tu as obtenüe*, & (Ps. XXI, 6.) *la délivrance dont tu es l'auteur*. De même ces mots, *ma Prière*, désignent (Ps. VI, 2.) *la Prière que j'adresse*, (Isa. LVI, 7.) *la Prière qui m'est adressée*. Ainsi encore les Hébreux diront indifféremment, *vôtre ruine* & *vôtre fraïeur*, pour marquer, tantôt dans un sens actif, *la ruine* & *la fraïeur, dont vous avez été la cause*; & tantôt dans un sens passif, *la ruine* & *la fraïeur, que vous avez éprouvées*. Si les Traducteurs avoient toujourns fait assez d'attention à cette singularité de la Langue Hébraïque, n'auroient-ils pas évité l'inconvénient, de mettre dans la bouche de la

SAGESSE, des Paroles aussi peu assorties à son vrai caractère, que le sont celles-ci du premier Chapitre des Proverbes, dans la Version de Genève? „ (24) Parce que j'ai crié, „ & que vous avez refusé d'ouïr, que j'ai éten- „ du ma main, & qu'il n'y a eu personne, qui „ y prit garde; (25) & que vous avez rebuté „ tout mon conseil, & n'avez point eu à gré, „ que je vous teprisse; (26) Aussi me rirai „ je de votre calamité; je me moquerai, „ quand votre éfroi surviendra. (27) Quand „ votre éfroi surviendra, come une ruine; & „ votre calamité aviendra come un tourbil- „ lon; quand la détresse & l'angoisse vien- „ dront sur vous: (28) Alors on criera vers „ moi; mais je ne répondrai point; on me „ cherchera de grand matin; mais on ne „ me trouvera point. (29) Parce qu'ils au- „ ront hai la science, & qu'ils n'auront point „ choisi la crainte de l'Eternel, (30) qu'ils „ n'ont point eu à gré mon conseil, & qu'ils „ ont dédaigé toutes mes repréhensions. „ (31) Qu'ils mangent donc le fruit de leur „ train, & se soulent de leurs conseils. (32) „ Car l'aïse des fols les tue, & la prospérité „ des fols les perd. (33) Mais celui qui „ m'écouterà, habitera avec assurance, & „ fera à son aïse, sans être éfraié d'aucun „ mal. „

N'auroit-on pas pû rendre, l'Hébreu,

d'une manière assez exacte, & en même tems, plus conforme à l'esprit de la souveraine Sagesse, en la faisant parler ainsi?

„ (24) Quoi que je vous aie apellez, vous
 „ avez néanmoins refusé *de venir à moi*. J'ai
 „ étendu mes mains; mais aucun *de vous* n'y
 „ a fait attention. (25) Au contraire, vous
 „ avez rejeté tous mes conseils, & vous
 „ n'avez point sçu gré de mes remontrances.
 „ (26) Moi cependant, je ferai rire *mes en-*
 „ *fans*, après la ruine dont vous êtes les au-
 „ teurs: Je *leur* ferai un sujet de railleries,
 „ de la terreur que vous étiez venus *leur* cau-
 „ ser, (27) lors que vôtre *multitude* éfraiante
 „ étoit venue come une désolation, & que
 „ la ruine que vous aviez résolüe, étoit ar-
 „ rivée come une tempête; parce qu'il vien-
 „ dra à vos Supérieurs, de la misère & de
 „ l'angoisse. (28) Qu'ils m'apellent alors:
 „ Ne *leur* répondrai-je pas d'abord? Qu'ils
 „ me cherchent avec empressement: Ne me
 „ trouveront-ils pas aussi tôt? (29) Mais
 „ au cas qu'ils haïssent la conoissance, &
 „ que dans leur choix, ils n'embrassent point
 „ la crainte de l'Eternel; (30) qu'ils ne se
 „ soucient point de mes conseils, & qu'ils
 „ méprisent toutes mes remontrances; (31)
 „ ils mangeront enfin du fruit de leur voie,
 „ & seront rassasiez de leurs résolutions. (32)
 „ Car l'aversion qu'*auront pour moi* les Homes

„ abusez , les fera tuer , la sécurité des in-
 „ sensez les perdra. (33) Mais celui qui
 „ m'obéira , habitera en sûreté , & jouira de
 „ la prospérité , sans craindre aucun mal. „

Coment SALOMON pourroit-il attribuer
 ici a la souveraine Sageffe , le dessein de rire
 de la calamité de Homes , qui sont les jouets
 de l'erreur , de se moquer de leurs justes
 craintes , de ne point répondre à leurs cris ,
 quand ils viendront l'appeller , & de ne point
 se laisser trouver à leurs recherches les plus
 pressées ? N'est ce pas elle , qui sans se
 lasser & se rebuter jamais , fait tout ce qui est
 en son pouvoir , pour les ramener de leurs
 égaremens ? Voyez ce que dit d'elle ce même
 Prince , Prov. Chapitre neuvième. „ (1) La
 „ Sageffe , dit - il , a bâti sa Maison : Elle a
 „ taillé ses sept Colonnes. (2) Prête à immo-
 „ ler sa victime , elle a mêlé son vin de colere :
 „ Elle a dressé sa table : (3) Elle a envoyé ses
 „ Servantes : Elle crie de dessus les éminences
 „ des endroits élevez de la Ville : (4) Qui
 „ est abusé ? Qu'il se détourne de l'erreur
 „ pour venir ici. Manque - t - il absolument
 „ de sens ? Elle dit à d'autres devant lui ;
 „ (5) Venez , mangez de mon pain , si vous
 „ ne voulez boire du vin que j'ai mêlé. (6)
 „ Abandonnez ceux qui se laissent séduire , &
 „ vivez : Oui , marchez dans la voie de l'in-
 „ telligence. „ Est - ce là le langage d'une
 „ personne

personne inflexible aux prières de ceux que l'affliction a fait rentrer en eux-mêmes, & qu'elle a disposés à profiter de ses bones & salutaires leçons ? Mais que faut-il entendre par les *sept colonnes* de la Sagesse ? Ne sont ce pas sept Eglises du Dieu vivant, (*) dont elle se sert, come d'autant de Colonnes & d'apuis de la verité, & d'où elle doit tirer ces Servantes, qu'elle envoiera publier ses invitations, dans les lieux les plus éminens, de la Chrétienté, avant que de faire boire à sa victime, c'est à dire à la Folie, la coupe de sa colère, & de l'immoler à sa juste vengeance ? Ne dit-elle pas elle-même plus bas, dans l'hébreu sans points ? „ Quand, „ avec un mortier, vous réduirés en poudre l'Insensé, à cause de son imposture, „ vous lui aurez causé de l'agitation, par „ la Conversion de ceux qui s'étoient élevés „ contre moi ; vous n'aurez point détourné „ de chez lui sa folie. „ *Prov. XXVII, 22.*

Si vous avez la bonté d'insérer cette lettre, dans votre Journal, vous obligerez celui qui demeure, avec une véritable considération.

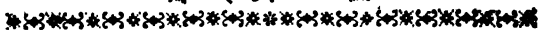
M E S S I E U R S.

Votre très humble & très-obéissant Serpiteur.

Ce 28 Sept. 1759.

PHILOGRAPHE.

[*] Voyez I. *Tim. III. 15.*



AUX EDITEURS.

Avec une Lettre d'un jeune Home à un de ses Amis, qui donoit dans la débauche.

MESSIEURS,

JE vous envoie une Pièce que j'ai retentie jusques à cette heure par ménagement pour celui qui en étoit l'objet : Mais n'en aiant plus aucune nouvelle, il peut être mort ou corrigé ; & je me ferois un sérieux reproche d'enfvelir dans l'oubli un monument de Vertu & de Piété, dès que je l'envisage come pouvant servir à la Religion & aux Mœurs. Le libertinage est si ordinaire, & la voix des mourans si instructive, qu'il ne faut pas négliger de la faire entendre à ceux qu'elle pourroit arracher encore à un malheur éternel. Peut-être en seront-ils plus frappés, quand ils sauront que ce n'est point ici un Apologue ou une fiction.

M. ARCHIMBAUT, Fils du Pasteur de ce nom à Genève, mourut le le 24 Août. 1750, C'étoit un jeune Home de 19 ans, qui avoit beaucoup de talens pour les sçiences, & qui à cet âge, se trouvoit déjà depuis 3 années Etudiant en Théologie. Sa vie avoit été exemplaire ; ataché à la Religion par une Piété solide, il détestoit le Vice, & avoit au-

tant d'éloignement pour les Vicieux, que le pouvoit permettre la charité. Il avoit conçu M. NN. qui avec un beau Génie, avoit de mauvais penchans, & très peu de Religion. M. ARCHIMBAUD se sentant incommodé le 17 Août, mit la main à la plume pour écrire la Lettre suivante, & dans sa Maladie, qui ne dura qu'une semaine, il pria un de ses meilleurs Amis de la prendre dans son Bureau, pour la faire tenir à celui qu'il souhaitoit de ramener. Elle étoit conçue en ces termes.

MONSIEUR,

C'EST ARCHIMBAUD, dont l'amitié pour toi, quoique peu fondée sur l'estime, fut cependant sincère, & qui t'auroit bien plus chéri, si tu l'avois autant mérité par tes Vertus que par ton Génie. Cet Ami t'écrit pour la dernière fois: Il meurt, ou plutôt à l'heure que tu lis ceci, il est couché dans le Tombeau. Ecoute ce qu'il t'écrit de cette sombre demeure. Corrige toi Malheureux; tu es perdu, si tu continues à être indévot, debauché, menteur, dissipé, & lié avec les gens les plus vicieux. Change totalement ton train de vie; travaille, sois retiré, crain Dieu, expie s'il se peut, les égaremens de ta Jeunesse, & rétabli ta réputation ruinée. Apren de moi qu'en mourant, la Vertu seule soutient une Ame tremblante, & qu'entre les fautes que je me reproche,

une des principales est de ne t'avoir pas toujours parlé come je le fais à présent. Profite de mon Avis ; c'est Dieu qui te l'envoie.

A D I E U.

Il seroit à souhaiter que les profanes & les libertins sentissent tout le poids d'un tel Discours, tenu par un Jeune Home d'un grand mérite, qui voioit de près les grands objets de l'Eternité. Si quelqu'un d'eux étoit assés heureux pour en être émû, qu'il se représente, s'il est possible, ce que lui même penseroit à l'article de la Mort.

Je suis &c.





* R E C U E I L *

De Poissons, Ecrévisses & Crabes extraordinaires, que l'on trouve autour des Isles Molucques, & sur les côtes des Terres Austrâles, peints, d'après Nature & publié par M. RENARD, Agent de S. M. Britanique à Amsterdam. Amst. 1754. fol.

DE quelque façon que se présentent à nous les ouvrages de la Nature, c'est toujours de manière à enlever nôtre admiration. Si nous embrassons d'un coup d'œil le magnifique spectacle qu'elle nous présente, nôtre Intelligence faisit une Chaine, qui lie par des rapports invisibles les Etres les plus divers. Les Parties de ce grand Tout les plus distantes, telles que le Ciel & là Terre; les Elémens les plus contraires l'un à l'autre, tels que le Feu & l'Eau; se rapprochent, s'unissent

* Cet Extrait, avec les Descriptions & les Réflexions qui l'accompagnent, est de M. SEIGNEUX de Coroon, & a déjà été rendu public par M. TOUSSAINT dans ses *Observations - Périodiques sur la Physique, l'Histoire naturelle & les beaux Arts* en Decembre 1757. Mais cet ouvrage ne se trouvant que dans quelques Bibliothèques, on croit faire plaisir au Public de lui comuniquer dans ce Journal, un Morceau si intéressant.

& concourent, par la plus noble harmonie, à la variété, au bel ordre & à l'utilité de cet Univers. Dans cette immensité d'objets, où tout travaille en silence; où les Corps les plus rapides ne semblent presque pas se mouvoir, en parcourant des milliers de lieues; où tout croit, s'embellit, se perfectione ou se renouvelle par des opérations sans nombre, qui échappent à tous les yeux, excepté à ceux de l'Ouvrier éternel; dans ce conflit de belles choses, sous le poids desquelles notre Imagination même succombe, partout nous découvrons des traits & des caractères de l'Infini.

Si de la considération de ce superbe assemblage, nous descendons, come pour nous délasser, à un seul ordre de créatures, qui d'abord nous paroît devoir être très borné en lui même; après avoir recherché un peu attentivement ce seul article, qui n'est peut-être qu'un point dans la masse générale, nous sommes étonnés de ne pouvoir l'épuiser: Ce seul point nous absorbe encore. C'est la douce expérience que nous allons faire; car il est doux de vérifier le pouvoir immense d'un Etre infini en bonté, & de trouver à chaque pas, sous une face toujours lumineuse, des preuves d'une vérité si intéressante.

Les Poissons vont les apuier éloquemment. Il s'en faut beaucoup néanmoins, que nous

embrassions la totalité du genre, & tout ce que la Mer & les Rivières nourrissent. Les Persones curieuses, qui ont rédigé cette collection, n'ont eû en vûe que les *Poissons, Ecrivisses & Crabes des environs des Isles Molucques, & des Côtes des Isles Australes*. Ce n'est pas même, à beaucoup près, tout ce que ces Mers nourrissent; on s'est arrêté à ceux qui se distinguent par quelque chose d'extraordinaire; par leurs couleurs, leur figure, ou leurs qualités; & entre ceux là, pour ne pas sortir des bornes d'un Extrait, on ne parlera ici que de ceux qui ont paru les plus admirables. Ce n'est donc que l'Extrait léger d'un Recueil in folio, qui ne rassemble lui même qu'une partie des productions aquatiques d'une petite partie des Mers.

Tous les Poissons & Crabes, qui forment ce beau Recueil, ont été peints d'après Nature, sous les yeux de *M. Balthazard COYETT*, ancien Gouverneur & Directeur d'Amboyne & de Bauda, ou tirés des Recueils de *M. VAN DER STELL*, Gouverneur des Molucques. Ces Peintures ont été exécutées par *Samuel Fallows*, Peintre de la Compagnie des Indes, & leur exacte ressemblance est attestée par les Certificats les plus authentiques. Le I Tome a 42 Planches & 218 Numeros & le II Tome 57 Planches & 241 Numeros, en tout 459 Numeros, ou Figures de Poissons ou de Crabes, dessinés & colorés en perfection.

Si les couleurs seules font admirer les Fleurs, les Oiseaux, les Papillons & tant d'Insectes auxquels on ne découvre point d'autre mérite, les Poissons ont de quoi le disputer à cet égard à tous les Etres les plus brillans, & dans ces couleurs si variées, l'œil est également réjoui par l'entente des couleurs & de leurs nuances, par la régularité des distributions, la variété & la beauté des assortimens.

Ainsi vous verrez un Poisson dont le corps est bleu avec les nageoires & les ailerons couleur d'or, ou d'un rouge fin; un autre ayant le corps couleur de rose, & les nageoires verd de Mouffe, ou le dos verd; un corps couleur de laque, les ailerons & la queue verd d'herbe; un corps verd avec les nageoires & les extrémités gris de lin. Un bleu céleste, avec des ailes blanches; ou un corps gris de perle, avec des rubans aurore; des bruns foncés avec des bandes citron, ou semés d'Etoiles d'argent; des pourpres ou gris de lin, nuancés avec des taches régulières d'un beau verd; des canelles foncés, raiés de blanc; des gris de lin avec des ailes & la queue d'un noir luisant; un corps fonce, avec les six nageoires, la bouche & la queue gris de lin.

Les couleurs les plus tranchantes y sont unies sans rudesse, même d'une façon gra-

cieuse: Tels sont un Poisson au corps noir, bandé de blanc, ou avec la queue & les nageoires d'un jaune vif: Un canelle foncé, queue & nageoires vertes ou d'un rouge vif, veiné de noir: Un noir d'ébene & bleu mourant, nuancé en blanc: Un violet taché de noir: Un noir & verd gai, frangé de rouge vif: Des verds foncés à bandes citron; d'autres à bandes noires ou gris de lin: Un noir lustré à plaques d'argent, ou tacheté d'aurore: Un bleu & blanc nuancé avec la bouche, la queue & les nageoires couleur d'or: Un corps mi-parti de rouge & de verd: Un corps jaune avec toutes les extrémités noir de gai; un noir & les barbelures rouges.

D'autres Poissons réunissent autant de couleurs que le Perroquet le plus varié; la tête verd d'eau, la bouche rose, le col rouge tacheté de noir, le reste jusqu'à la queue par bandes régulières d'un brun foncé, raie de noir, entremêlé de bandes couleur d'or, bordées de rouge; on l'appelle *le Phenix*. D'autres couleur de bistre, rouge, verd, blanc, pourpre, jaune & noir.

Il s'en trouve encore de bruns foncés, mouchetés de noir; yeux, bouche & nageoires ponçeau; la queue peinte de traits circulaires bleu turquin, rouge, bleu clair, & blanc; des verds, mouchetés de brun foncé; d'autres, verds chargés de perles, relevées de

bleu ; d'autres ventre de biche barbelés de jaune bordé de verd.

Quelque chose de plus admirable encore que des couleurs riches & variées, est la régularité des traits & des desseins de simple décoration. Dans le genre dont nous parlons, cette régularité est poussée jusqu'au plus parfait géométrique, qui ajoute de nouvelles graces à la richesse. Ainsi l'on voit un Poisson vêtu (*) d'une Robe à fond verd de mousse, chargée de bandes violettes, d'égale largeur, placées transversalement, & à une distance parfaitement égale l'une de l'autre. D'autres ont ces bandes blanches, posées horizontalement, *c, à d,* de toute la longueur du Poisson, sur un fond canelle. D'autres ont des Mouches, ou Etoiles aurores ou noires sur un fond bleu.

D'autres ont des bandes alternatives & parfaitement égales de deux couleurs, en verd & rouge.

Sur un autre, vous verrés le quinconce le plus exact, dessiné en lozanges égaux, par des points de couleur vive, simétriquement placés, & en droite ligne acostés d'un trait bleu, qui suit les-allignemens des points.

(*) Je crois pouvoir user de cette expression à l'exemple de nôtre Seigneur, qui parlant de la beauté éclatante des Lis des Champs, dit, que *Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu come l'un d'eux.* Math. VI, v. 29.

Sur d'autres les Lozanges ont dans leur milieu de petits ovales parfaits ; dans quelques uns les nageoires sont traversées en sens contraires, de couleurs différentes, ou nuancées en Arc en Ciel.

Vous voies des Corps partagés en trois parties colorées diversément, & nuancées, par gradations régulières, l'une du jaune au verd &c.

Il y a des Poissons tout campanés, & bordés come d'un orle, réparti en petits compartimens, dont chacun a dans son milieu un rondeau ou petite boule, & ces petites boules sont posées de file, & alternativement de deux couleurs.

Une espèce de Poisson a le Corps rouge cramoisi, traversé d'un large ruban bleu, come d'un Cordon de l'Ordre. D'autres ont le ruban tourné en spirale, blanc sur noir. On en voit dont la bande est gris de perte sur un fond cerise, & une Anguille come embandée de rubans citrons, croisés en lozange ; d'autres chargés de bandelettes de toutes couleurs, ou alternatives ou croisées.

D'autres sont marbrés come du vrai jaspé, d'autres ont des taches noires égales & en symétrie.

Un Poisson charmant à le Corps verd-guai, chargé de billettes d'argent, à quinconce sur des lignes réglées en violet,

D'autres ont ces billettes d'argent, bordées de noir ; alignées come en cordon, & tournées de biais, sur un fond émeraude ; la tête & les extrémités des ailerons & de la queue couleur de rose. On apelle ce Poisson *le Brigadier*.

On voit des Poissons mouchetés de cent façons, & entr'autres un jaune, & un gris de lin, semés de taches blanches cerclées d'azur.

Un Poisson superbe est le *Canjounou* qui a come des fils de perle sur un fond drap d'or. Mêlons à la richesse des couleurs des qualités plus précieuses encore ; celles du goût, des talens, des propriétés.

Le Zurich - Steert mâle a le dos & la queue semés de taches bleu, nuancé de blanc ; traversé de la tête à la queue de trois bandes brunes, bordées de noir ; son œil est verd, la bouche, les ailerons & les nageoires couleur de rose. La Femelle n'en difère que très peu ; elle a la queue bordée de violet, & les nageoires du dos canelle. Le Male a encore de plus sur l'ouïe une espèce de Rose peinte, qui lui done presque un air de coquetterie ; mais cette légère aparence ne l'empêche pas d'être le plus heureux & le plus fidèle de tous les Maris. Malgré l'Élément dans lequel ils vivent & le Mâle & la Femelle sont entre les Poissons, ce que sont entre les Oiseaux les Colombes & les Tourterelles. Il ne s'abando-

nent jamais, & l'on a éprouvé fréquemment, que quand l'un est pris l'autre suit le Pêcheur, come pour obtenir sa Compagne ou pour se faire prendre avec elle. Si on le néglige, il se jette sur le rivage, pour finir ses peines.

Le *Touring - Rew* femelle a des quarés alignés bruns, séparés par des lignes, pointés avec beaucoup de délicatesse. Sa tête est verte, & sa queue large est nuancée de bleu, de noir & de rouge.

Le *Lalower - Tairi* paroît armé d'une Cuirasse noire, bordée d'une espèce de galon bleu.

Le *Passer* ou *Filou*, a l'art très singulier d'élançer un long groin, en forme de filet, qu'il a dans le gosier & qu'il alonge, resserre ou retire avec facilité pour faire capture.

Le *Groote Tafel - Visch* de 20 à 25 livres pesant, est fort bon; il a le gout du Turbot, est très bigaré, & se subdivise en plusieurs espèces.

Le *Spits-neufs* bon Poisson, a la tête tournée en forme de Casque; il est rouge & verd & se diversifie en plusieurs espèces très belles.

Le *Klipp - Visches*, est d'une beauté inimitable; il y en a de plus de 500 espèces. Ils sont très privés; viennent au siflet, manger à la main, & font un très bel éfet dans les réservoirs.

Le *Poisson d'argent* est gros, délicieux, & superbe par ses couleurs, dont le fond est pourpre, chargé de façons argentées.

Le *Voilier* porte sur sa tête une Voile, ou Mat, recourbé du côté du dos, qui est noir, azur, & or; le Corps est d'un gris fatiné à bandes rouges, au nombre de huit, placées à distance égale. On voit des ramages dessinés sur quelques uns. Il y a un autre *Voilier* tout bleu nuancé, & dont la Voile est marquetée de noir. Il a une espèce de long bec, très dur, & très dangereux. Il nage à fleur d'eau avec sa Voile, qu'on voit à une lieue de distance. C'est un des signes de Tempête. Il lève & replie cette Voile come un Eventail; lors qu'il la replie, elle se cache dans une entaille qu'il a sur le dos.

Le *Banda* est bon & comun. Il est couvert de bandes, croisées en lozanges, couleur de paille, sur un verd foncé; les ailes & la queue ornées de bandelettes vert & rouge. Une espèce de ce même Poisson est d'un verd presque noir, chargé de grosses taches blanches, croisées de traits noir en lozange. Un autre a sur le dos une façon de harnois ou selle cramoisi, bordée d'un galon d'argent, sur un fond ardoise obscur. Un autre encore à fond verd, est chargé de 16 rubans rouges, de la tête à la queue; certains endroits du corps couverts d'un réseau ou filet lozangé, avec un point blanc au milieu; des filets de perles très blanches couchés à côté d'une ligne d'un beau noir, sur un fond azur, &

des ailerons chargés de traits circulaires de diverses couleurs.

Le *Pilote des Baleines* est bandé de verd de Mer & de noir. Sa manœuvre est assés conüe, & peut- être a-t-il deux ofices; celui de faire éviter aux Baleines de certains dangers, & celui d'aller à la découverte de la pature, convenable à ces énormes Poissons.

Le *Poisson Perroquet* est rouge tuilé, chargé de larmes noires, semées avec une grande régularité; ses ailerons mêlés de verd d'œillet égaient ces sombres couleurs.

Le *Pare quiet de Baguewall* a la chair d'une blancheur, d'un ferme & d'un goût exquis. Il y en a de diverses espèces & très diféremment bigarés.

Le *Dowing Admiral*, qu'on pêche à Amboyne, a une espèce de Cuirasse verte, sur un fond rouge, marqué de tâches noires, piquetées de blanc. Il s'en trouve de nombre d'espèces diférentes.

La *Brême de Baguewall* très bone, a une large queue, armée & tournée de façon à lui faire une défense contre les Brochets.

Le *Siam Memel*, très beau Poisson, est un de ceux qui nage toujours à la tête des Baleines & des Vaches marines, pour leur servir de guides, & leur indiquer les écueils.

Le *Hérifson* est un Poisson qui a une peau dure, hérifée de pointes longues come le

doigt & dures come le fer. Il a , come le Hérisson de terre , une espèce de coque ou de Capuchon , dans lequel il peut caher sa tête.

Le *Toutombo* , se renferme quand il veut dans une espèce d'écaille , qu'on ne peut rompre qu'à coups de Hache. On en voit de quantité d'espèces , qui difèrent en grandeur , en couleurs & en figure.

La *Carcaffe* , est un très joli Poisson , & familier au point de venir manger dans la main. On en a d'une trentaine d'espèces.

La *Rose de Hila* , est un excellent Poisson , & très beau à voir. Sa robe est entremêlée de bandes rouges & jaunes , & sa tête est chargée de boutons en rose & bleu , come des Turquoises & des Rubis.

Le *Macolor* très bon à manger est noir , traversé en long d'une bande bleue , relevé par des taches blanches égales , circulaires , & disposées en simétrie. Ses nageoires sont bleu & couleur de rose. Son poids est ordinairement de 30 livres.

Le *Sosor* est une espèce de Perche , panachée de rouge , de jaune & de bleu , les yeux , les nageoires & la queue verd & blanc. Elle est délicieuse & pourtant comune.

Le *Sambra* ou *Poisson courant d'Amboyne* a des pieds , au moyen desquels il marche très aisément. L'Auteur en prit un sur le sable , & le garda trois jours en vie dans sa Maison ,
où

où il couroit & le suivoit par tout, come un petit Chien.

Jean Satan, ou *Poisson du Diable*, long de cinq pieds, a deux Epérons sur le né, qu'il lance à droite & à gauche; & outre cela une arête bleüe très vénimeuse.

Le *Chat de Mer*, & d'autres de cette espèce ont dans le Corps une liqueur puante, qu'ils répandent pour troubler l'eau & échaper à leurs énemis.

Le *Poisson de Paradis* est très beau; il aime la Musique, suit le son de la Flute, & se rend très familier dans les Réservoirs. Il saute souvent par gaieté, ou pour prendre l'air, à un pied au dessus de l'eau.

Moorse af godt, Poisson de 12 à 15 pieds de long, est l'une des Idoles des Paiens insulaires, qui le rejettent à la Mer, en se mettant à genoux, lorsqu'il tombe dans leurs filets, quoi qu'il ne le cède point au Turbot d'Europe en bonté.

Le *Poisson Sellé*, paroît avoir sur le Corps une selle jaune, bordée d'aurore. Un autre semble avoir une Cuirasse bien marquée d'un bleu turquin, bordée d'aurore, sur un Corps écaillé de verd.

Le *Chasseur panaché* est superbe, & bon à toute fausse. Sur des rubans couleur de rose, on voit come un rang de Turquoises, dans une espèce de cercle, ou de chatton,

couleur de feu. Le corps est d'un beau jaune & les ailerons, barbelures & queue verd de mouffe.

Petites perches de Rivière font bleu, jaune & verd. Il y en a une quantité prodigieuse de différentes espèces, colorées diversément.

Jean Homimo, également beau & bon. Il y en a de tant de sortes, qu'il est difficile de les compter; d'autant plus que l'une ne ressemble presque jamais à l'autre.

L'Enseigne est un Poisson très beau & très amusant. Il nage toujours à la tête d'une armée de petits Poissons, avec sa bannière ou panache bleu & or, hors de l'eau. Il est familier come les Pigeons; le Corps est d'un verd d'oeillet à bandes noires.

Jean Paring est un Poisson de 8 pieds & demi environ de longueur, qui a le goût de l'Étourgeon.

La *Dorade* ou *Dauphin* est un Poisson de la Rique, très délicat & très beau. Il nage à fleur d'eau, où il étale une espèce d'Arc en Ciel, par les couleurs changeantes & nuancées en rouge, violet & bleu teint de jaune, sur un fond verd.

Le *Jean Svangi* très bigaré, se diversifie en plus de mille espèces. Il y en a qui ont des Dards come le Porc-Epic, marqué alternativement de bleu & de rouge; le corps couleur d'or, la tête armée de rouge, la queue & nageoires vert & bleu.

Le *Piquier* a un dard bleu, couché un peu en arrière; il y en a des milliers, de figures différentes.

Le *Dowing Comtesse*; ses espèces varient en couleurs come les Tulipes de nos Jardins.

L'*Alforese* de 6 à 7 pieds de long: Il y en a de diverses sortes, & ce Poisson est très estimé.

Le *Cornu* a deux cornes bleu sur la tête, dont l'une est tournée en avant & l'autre en arrière. Elles sont très vénémeuses; cependant ce Poisson ne paroît pas malfaisant, & est très familier.

Le *Kacatoë* est gros come la Morüe, & d'une beauté extraordinaire. Il a des taches come des yeux de Paon, sur le dos, qui est d'un brun tanné. Avec cela il est d'un goût exquis. On en distingue d'un très grand nombre d'espèces.

Le *Dowing Princesse*, de la grandeur d'une Affiette, & bigaré come les Papillons, est un Poisson délicieux & fort agréable dans les Etangs; sa chair est rouge come celle du Saumon.

L'*Arlequin* se joue dans les réservoirs. Il est bon à toutes sauces, mais rare.

Le *Poisson Bossu*, portant Bosse & Moustaches.

La *Bonite d'Amboine* est rouge, à bandes violet foncé; les ailerons & nageoires verd gai.

L'Echiquier, très exactement dessiné en Echiquier rouge, jaune & noir.

Le Rameur a quatre rames bleues sur un fond verd.

Becasse d'Amboine, excellente surtout en pâté. Ce Poisson est grand, de couleur verte, & une espèce de museau pointu, en forme de bec, qui est rouge.

Jean Matti a come dix yeux de chaque côté, posés en bandes, qui font un bel effet; il est fort recherché par les Curieux.

Le Crochet, ainsi nommé parce qu'il en a deux à la tête, est dangereux.

La Poularde marquée de la Rique, est un Poisson exquis en fricassée, ou roti.

Le Barbara, très beau Poisson, & l'un des meilleurs de toutes les Indes, pèse ordinairement de 20 à 25 livres.

Le Gros Soufleur lance quantité d'eau contre les autres Poissons, pour les étourdir & les prendre.

Poisson de Cuir excellent. Sa peau est si épaisse, qu'on la tanne pour en faire des fouliers.

Le Grand Tigre est un grand Poisson à bandes noires & blanches égales, & alternatives; les nageoires & la queue sont d'un verd naissant, moucheté de blanc; la tête est rouge & bleu.

Jean Radi, ou *le Filet*, ainsi nommé parce

qu'il a come un réseau brodé sur une peau écaillée. Il est bon, & de plusieurs espèces.

La Scie est de plusieurs espèces, & porte différentes fortes de Scies. *La Scie volante*, la porte droite en avant.

Le Poisson de Roches, ou *Perche de Hila* est d'un beau cramoisi avec l'armure verte. *Ce Poisson des Roches* est très bon & très varié.

La Toile Peinte est d'une beauté inimitable; on en fait des présens, pour les mettre vivans dans de petits réservoirs de porcelaine.

Le Turbot de Poëpoes excellent Poisson du poids d'environ 12 livres, est couleur de feu, l'armure verd d'œillet, & sur ce fond, deux ovales bleu & un jaune entre deux, placés sur les flancs.

Le Citron ressemble au fruit du même nom; pour la forme & pour la couleur, si ce n'est qu'il est come cerclé de plusieurs traits circulaires d'un verd bleuâtre; la tête, qui ressemble à celle d'un Oiseau, est rouge & a le bec jaune.

La Raie de Ceram très bigarée & très bone.

Le Chameau jaune a des pointes très acérées, dont les Indiens arment leurs Flèches.

Plic, excellente & nouvellement conüe aux Molucques.

Anguille de 7 pieds de long & 16 pouces d'épais. On en a pris une de 15 pieds de long, & de 32 pouces d'épaisseur.

La *Licorne* est un Poisson fort comun à la *Rygue*, & très bon.

Poisson à bandeau de la grosseur de la Carpe & très beau.

Diabtes Marins sont de plusieurs fortes, aians des Scies, Pointes, ou Crochets, très malfaisans.

Le *Sand Kruyper* est une espèce de *Remora*, qui par milliers s'attachent à la quille du Vaisseau. En jettant de la mangeaille à l'avant, ce Poisson y court & le Vaisseau est allégé. Ils sont très bons, & aiment à se vautrer sur le sable, d'où ils ont tiré leur nom.

Le *Dos d'or d'Amboyne*, le *Doré de Laven*, le *Toutombo doré*, le *Poisson d'or de Hilu*, sont petits & charmans. Ce sont ceux qu'on recherche le plus pour mettre dans des Porcelaines, ou dans des Vases de Glace. Le fond est couleur d'or éclatant, l'armure verte, avec des variétés en rubans rouges, verts, ou bleus; des Etoiles, ou d'autres ornemens très agréables.

L'*Empereur du Japon* est le Poisson le plus beau & le plus délicieux qu'il y ait au Monde. Il est couvert de petites écailles, plus brillantes que l'or; sa tête est d'un bleu céleste, avec une espèce de bandeau royal, & les ouies de couleur d'or.

Voilà, je pense, une énumération assés longue, pour doner l'idée du reste & pour

exciter la plus juste admiration. Seroit-il nécessaire d'avertir, que cette combinaison presqu'infinie de riches couleurs n'est point l'effet du hazard ou un article de pur étalage? Quoique la magnificence ne coute rien au Créateur, & qu'il paroisse évidemment qu'il a voulu rendre sa Puissance autant aimable que sa Bonté, par les graces sans nombre dont il a pûré ses Ouvrages, ces graces elles mêmes, se lient toutes vraisemblablement avec quelqu'usage, que nous ne pénétrons pas. Ces couleurs en particulier si variées servent à distinguer les genres, les espèces & les sexes; les espèces ne difèrent souvent que par le coloris, & du Mâle à la Femelle il y a toujours quelques tâches, quelques bordures, écharpes, étoiles ou autre livrée, qui les distinguent.

Une observation plus difficile à vérifier par le raisonnement que par les faits, c'est l'analogie qu'il pouroit y avoir entré le climat & les couleurs. Il est sûr qu'il y a des Pais où les couleurs les plus vives semblent prodiguées partout où elles peuvent l'être.

Une autre partie du sujet, qu'il ne seroit pas aisé d'épuiser, seroit les utilités sans nombre & de toute espèce, que fournissent les Poissons, restreins même au District borné qu'embrasse l'Auteur. Outre une nourriture exquise, & proportionnée peut-être aux di-

vers temperammens, combien n'en tire-t-on pas d'huiles, de côle, de teintures, de cuirs, de remèdes, d'armes, d'outils, & de matières propres à faire des Meubles comodes & durables? Combien encore de propriétés qu'on pourra découvrir par la suite; & si cette partie des Mers, si petite en comparaison de la totalité, fournit tant à conoitre & à admirer, que dirions nous si nos yeux découvroient tout d'un coup tous les Etres contenus dans ces abîmes profonds, & si nôtre intelligence pouvoit suffire à en dévoiler toutes les merveilles.

Un autre genre non moins admirable dans ces Mers est celui des Krabes & des Ecrivisses. En général elles sont magnifiques, dans les environs d'Amboync.

Le *Krabe-fleuronné* est un des plus agréables à voir. Il est couleur d'or, les pattes bordées de verd & rouge; & sur le dos il a une espèce de rameau couronné.

La *Krabe-sainte* a en sa faveur une anecdote pieuse. Les Jésuites content, qu'un *Raja* ou Prince Païen, aiant arraché & jetté en Mer la Croix de *S. François Xavier*, un Krabe de cette espèce la rapporta dans ses pattes, étant lui même marqué d'une Croix, qu'il portoit par simpathie, où qui lui fut empreinte par reconoissance.

Le *Krabe-Coulat* est très singulier par la nature de sa coque revêtue d'éponge, dans laquelle se forment des Coquillages très jolis.

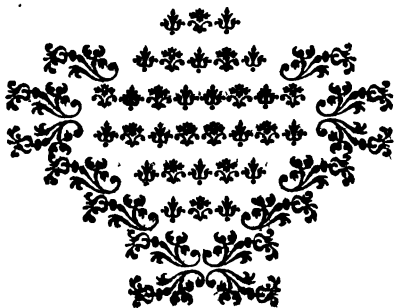
Les *Ecrévisses* y sont très grandes. On en a mesuré qui avoient 39 pouces depuis la jambe jusqu'à la queue.

Les *Ecrévisses de Montagne* sont aussi très grosses & très belles. Elles pondent 12 à 14 œufs d'un bleu céleste, de la grosseur des œufs de pigeon, qu'elles ont soin de cacher dans le sable come les Tortues.

Les *Sauterelles* y sont superbes en couleur, & ont jusqu'à 13 pouces de longueur. Leurs dents sont si tranchantes, qu'elles pouvoient aisément couper un doigt.

Mais de toutes les Productions de la Nature, rapportées dans ce Recueil, la plus merveilleuse sans doute est une *Sirène*, prise à la Côte de *Boëren*, du département d'Amboyne. Elle étoit figurée précisément come celles que la Fable nous représente. La tête chevelue, une espèce de buste de Femme, avec des mammeles, deux bras, les mains & les doigts à peu près come ceux de la figure humaine, mais plus longs, grêlés & crochus. Le reste depuis la ceinture tourné en Poisson. Cette Sirène avoit 59 pouces de longueur, & grosse à proportion come une Anguille.
M. FALLOWRS, Peintre de la Compagnie

des Indes-Orientales , la garda 4 jours & 7 heures dans une Cuve remplie d'eau , sans pouvoir la faire manger. Elle avoit un cri de souris , & fientoit come des crottes de Chat. Ce fait , quoiqu'extraordinaire , paroît très bien atesté. Les Mariniers de ce Parage affuroient aussi en avoir rencontré de pareilles ou plus grandes sur leur route.





LA BERGERE

DES ALPES.

ANECDOTE MODERNE.

DANS les Montagnes de *Savoïe*, non loin de la route de *Briançon* à *Modave*, est une Vallée solitaire, dont l'aspect inspire aux Voïageurs une douce mélancolie. Trois Collines en amphithéâtre, où sont répandues loin en loin quelques cabanes de Pasteurs, des torrens qui tombent des Montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà & là, des pâturages toujours verts, font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquise de FONROSE retournoit en France en Italie avec son Epoux. L'effieu de leur voiture se rompit; & come le jour étoit sur son déclin, il fallut chercher dans cette Vallée un asile, où passer la nuit. Come ils s'avançoient vers l'une des cabanes, qu'ils avoient aperçues, ils virent un troupeau de Berges en prenoit la route, conduit par un Berger dont la démarche les étonna. Ils s'approchèrent encore, & ils entendent une voix céleste, dont les accents plaintifs & touchans faisoient sentir les échos.

„ Que le Soleil couchant brille d'une douce
 „ lumière ! C'est ainsi, disoit-elle , qu'au
 „ terme d'une carrière pénible , l'ame épuisée
 „ va se rajeunir dans la source pure de l'im-
 „ mortalité. Mais hélas , que le terme est
 „ loin , & que la vie est lente ! „ En disant
 ces mots , la Bergère s'éloignoit , la tête in-
 clinée ; mais la négligence de son attitude
 sembloit donner encore à sa taille & à sa dé-
 marche plus de noblesse & de majesté.

Frapés de ce qu'ils voioient , & plus en-
 core de ce qu'ils venoient d'entendre , le
 Marquis & la Marquise de FONROSE doublé-
 rent le pas pour atteindre cette Bergère, qu'ils
 admiroient ; mais quelle fut leur surprise ,
 lorsque sous la coëfure la plus simple , sous
 les plus humbles vêtemens , ils virent toutes
 les graces , toutes les beautés réunies ! Ma
 fille , lui dit la Marquise , en voiant qu'elle
 les évitoit , ne craignez rien ; nous sommes des
 Voyageurs qu'un accident oblige à chercher
 dans ces cabanes un refuge , pour attendre le
 jour ; voulez vous bien nous servir de guide ?
 Je vous plains , Madame , lui dit la Bergère ,
 en baissant les yeux & en rougissant ; ces
 cabanes sont habitées par des malheureux ,
 & vous y ferez mal logée. Vous y logez sans
 doute vous-même , reprit la Marquise ; &
 je puis bien supporter une nuit les incomodi-
 tés que vous souffrez toujours. Je suis faite

pour cela , dit la Bergère , avec une modestie charmante. Non certainement , dit le Marquis , qui ne put dissimuler plus long-tems l'émotion qu'elle lui causoit , & la fortune est bien injuste ! Est-il possible , aimable personne , que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert , sous ces habits ? La fortune , Monsieur , reprit ADELAÏDE (c'étoit le nom de la Bergère) la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ses douceurs pour qui n'en conoît pas d'autre , & l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les Pasteurs. Cela peut être , dit M. de FONROSE , pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obscure ; mais vous , Fille étonnante , vous que j'admire , vous qui m'enchantez , vous n'êtes pas née ce que vous êtes ; cet air , cette démarche , cette voix , ce langage , tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire annoncent un esprit cultivé , une ame noble. Achevez , apprenez-nous quel malheur a pû vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un home dans l'infortune , répondit ADELAÏDE , il y a mille moïens d'en sortir ; pour une femme , vous le savez , il n'y a de ressource honête que la servitude , & dans le choix des Maîtres on fait bien , je crois , de préférer les bones gens. Vous allez voir les miens ; vous serez charmés de l'innocence de

leur vie, de la candeur, de la simplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Come elle parloit ainsi ; on arrive à la cabane. Elle étoit séparée par une cloison de Pétable , où l'inconnue fit entrer ses Moutons, en les comptant avec l'attention la plus sérieuse, & sans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemploient. Un Vieillard & sa Femme, tels qu'on nous peint PHILEMON & BAUCIS, vinrent au-devant de leurs hôtes, avec cette honnêteté villageoise qui nous retrace l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bone femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit & du pain de seigle pour nourriture ; mais le peu que le Ciel nous donne nous le partageons avec vous de bon cœur. Les Voyageurs, en entrant dans la cabane, furent surpris de l'air d'arrangement que tout y respiroit. La table étoit d'une seule planche du noier le mieux poli ; on se miroit dans l'émail des vases de terre destinés au laitage. Tout présentoit l'image d'une pauvreté riante, & des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. C'est nôtre chère Fille, dit la bone femme, qui prend soin du ménage. Le matin avant que son troupeau s'éloigné dans la campagne, & tandis qu'il comence à paître autour de la maison, l'herbe couverte de rosée, elle lave, nétoie, arrange tout avec une

adresse qui nous enchante. Quoi ! dit la Marquise, cette Bergère est votre fille ? Ah, Madame ! Plût au Ciel ! s'écria la bonne vieille ; c'est mon cœur qui la nomme ainsi, car j'ai pour elle l'amour d'une Mère ; mais je ne suis pas assez heureuse pour l'avoir portée dans mon sein ; nous ne sommes pas dignes de l'avoir fait naître. Qui est-elle donc ? D'où vient-elle ? Et quel malheur l'a réduite à la condition des Bergers ? Tout cela nous est inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint en habit villageois s'offrir pour garder nos troupeaux ; nous l'aurions prise pour rien, tant sa bonne mine & la douceur de sa parole nous gagnoient le cœur à l'un & à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'étoit pas née Villageoise ; mais nos questions l'affligeoient, & par respect nous nous en abstinmes. Ce respect n'a fait qu'augmenter à mesure que nous avons mieux connu les qualités de son ame ; mais plus nous voulons nous abaisser devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ses Père & Mère des attentions plus soutenues, ni des empressemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui comander ; mais il semble qu'elle nous devine, & tout ce que nous pouvons souhaiter est fait avant que nous nous apercevions qu'elle y pense. C'est un Ange descendu parmi nous pour consoler

notre vieillesse. Et que fait elle actuellement dans l'étable, demanda la Marquise? Elle done au troupeau une litière fraîche; elle trait le lait des brebis & des chèvres. Il semble que ce laitage pressé de sa belle main en devienne plus délicat; moi qui vais le vendre à la Ville, je ne puis suffire au débit; on le trouve délicieux. Cette chère enfant s'occupe en gardant ses troupeaux à des ouvrages de paille & d'ozier que tout le monde admire. Je voudrois que vous vissiez avec quelle adresse elle entrelasse le jonc flexible: Tout devient précieux sous ses doigts. Vous voyez, Madame, poursuivit la bone vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aisée & tranquile; c'est elle qui nous la procure. Cette fille céleste n'est occupée qu'à nous rendre heureux. Est-elle heureuse elle même, demanda M. de FONROSE? Elle tâche de nous le persuader, reprit le vieillard; mais j'ai fait souvent apercevoir à ma femme, qu'en revenant du pâturage elle avoit les yeux mouillés de larmes, & l'air du monde le plus affigé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de sourire; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la consume; nous n'osons la lui demander. Ah, Madame! quelle pitié me fait cet enfant, lorsqu'elle s'obstine à mener paître ses troupeaux malgré la pluie & la gelée! Cent fois je me suis
mise

mise à genoux pour obtenir qu'elle me laissât prendre sa place ; ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du Soleil, & revient le soir transie de froid. Jugez, me dit elle avec tendresse, si je vous laisserai quitter vôtre foier, & vous exposer à vôtre âge aux rigueurs de la saison. À peine y puis je résister moi-même. Cependant elle apporte sous son bras le bois dont nous nous chauffons ; & quand je me plains de la fatigue qu'elle se donne, laissez, laissez, dit-elle, ma bone Mère, c'est par l'exercice que je me garantis du froid, le travail est fait pour mon âge. Enfin, Madame, elle est bone autant qu'elle est belle, & mon Mari & moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et si on vous l'enlevait ? demanda la Marquise. Nous perdriens, interrompit le Vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde ; mais si elle devoit être plus heureuse, nous mourrions contents avec cette consolation. Hélas ! oui, reprit la Vieille en fondant en larmes, que le Ciel lui acorde une fortune digne d'elle, s'il est possible ! Mon espérance étoit que cette main si chère me fermeroit les yeux, mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit. Elle parût avec un sceau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits ; & après les avoir salués, avec une grace charmante, elle se mit à vaquer au soin du mé-

nage, come si persone ne s'ocupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère enfant, lui dit la Marquise. Je tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes Maîtres, qui desirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle; en dépliant sur la table un linge grossier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal & champêtre. Ce pain n'est pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de faveur; les œufs sont frais, le laitage est bon, & les fruits que je viens de cueillir sont tels que la saison les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles & décentes avec lesquelles cette Bergère merveilleuse leur rendoit tous les devoirs de l'hospitalité; le respect qu'elle marquoit à ses Maîtres, soit qu'elle leur adressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils desiroient qu'elle fit, tout cela pénétoit d'étonnement & d'admiration Mr. & Mad. de FONROSE. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle-même, Notre aventure tient du prodige, se dirent-ils l'un à l'autre. Il faut éclaircir ce mystère, il faut amener avec nous cette enfant.

Au point du jour l'un des gens qui avoient passé la nuit à faire réparer leur Voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de FONROSE, avant de partir, fit appeler la

Bergère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de vôtre naissance, & la cause de vôtre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entens m'intéresse à vous. Je vois que vôtre courage vous a élevée au dessus du malheur, & que vous vous êtes fait des sentimens conformes à vôtre condition présente: Vos vertus la rendent plus respectable, mais elle n'en est que plus indigne de vous. Je puis, aimable inconüe, vous faire un meilleur fort; les intentions de mon Mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à *Turin* un état considérable; il me manque une amie, & je croirai rapporter de ces lieux un trésor inestimable si vous voulez m'accompagner. Ecartez de la proposition, de la prière que je vous fais toute idée de servitude: Je ne vous crois pas faite pour cet état; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au dessus de vôtre naissance que de vous laisser au dessous. Je vous le répète, c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste ne soiez pas en peine du sort de ces bones gens, il n'est rien que je ne fasse pour les dédomager de vôtre perte; au moins auront ils dequoi finir doucement leur vie dans l'aisance de leur état, & c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards présents à ce discours, baisant les mains de la Mar-

quise, & se prosternant à ses genoux, conjuroient la jeune inconnue d'accepter ces ofres généreuses, lui représentoient en versant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit d'autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, & qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendrait pour elle une éfrayante solitude. La Bergère en les embrassant mêla ses larmes avec les leurs; elle rendit grâces aux bontés de M. & de Madame de FONROSE, avec une sensibilité qui l'embéllissoit encore. Je ne puis, dit-elle accepter, vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place, & sa volonté s'acomplit; mais vos bontés ont gravé dans mon ame des traits qui ne s'éfaceront jamais. Le nom respectable de FONROSE sera sans cesse présent à mon esprit. Il ne me reste qu'une grâce à vous demander, dit elle en rougissant & en baissant les yeux, c'est de vouloir bien renfermer cette aventure dans un éternel silence, & laisser à jamais ignorer au monde le sort d'une inconnue qui veut vivre & mourir dans l'oubli. M. & Madame de FONROSE, atendris & affigés, redoublèrent mille fois leurs instances: Elle fut inébranlable, & les Vieillards, les Voïageurs & la Bergère se séparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route, M. & Madame de FONROSE ne s'ocupèrent que de cette aventure.

Ils croioient avoir fait un songe. L'imagination remplie de cette espèce de roman, ils arrivent à Turin. On se doute bien que le silence ne fut pas gardé, & ce fut un sujet inépuisable de réflexions & de conjectures. Le jeune FONROSE, présent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonstance. Il étoit dans l'âge où l'imagination est la plus vive, & le cœur le plus susceptible d'attendrissement ; mais c'étoit un de ces caractères dont la sensibilité ne se manifeste point au dehors, d'autant plus violemment agités quand ils viennent à l'être, que le sentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune espèce de dissipation. Tout ce que FONROSE entend raconter des charmes, des vertus & des malheurs de la Bergère de *Savoie*, allume dans son ame le plus ardent desir de la voir. Il s'en est fait une image qui lui est sans cesse présente ; il lui compare tout ce qu'il voit, & tout ce qu'il voit, s'éface auprès d'elle. Mais plus son impatience redouble, plus il a soin de la dissimuler. Le séjour de *Turin* lui est odieux. La Vallée qui cache au monde son plus bel ornement, attire son ame toute entière. C'est là que le bonheur l'attend. Mais son projet est connu, il y voit les plus grands obstacles ; on ne consentira jamais au voiage qu'il médite ; c'est une folie de jeune home dont on appré-

hendera les conséquences; la Bergere elle-même éfrayée de ses poursuites, ne manquera pas de s'y dérober; il la perd s'il en est conu. D'après toutes ces réflexions qui l'ocupoient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de Pasteur, la chercher dans sa solitude, & d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparoit; on ne le revoit point. Ses parens qui l'atendent en ont d'abord de l'inquiétude; leur crainte augmente chaque jour, Leur atente trompée jette la désolation dans la Famille; l'inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre, se présente à leur pensée, & ces parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce Fils leur unique espérance. Tandis que la Famille est dans le deuil, FONROSE, sous l'habit d'un Pâtre, se présente aux habitans des Hamaux voisins de la Vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition est remplie, on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours, il le laisse errer à l'avanture, uniquement attentif à découvrir les lieux où la Bergere menoit le sien. Ménageons, disoit-il, la timidité de cette belle solitaire; si elle est malheureuse, son cœur a besoin de consolation; si elle n'a que de

Féloignement pour le monde , & que le goût d'une vie tranquile & innocente la retienne dans ces lieux , elle y doit éprouver des momens d'ennui & desirer une société qui l'amuse ou qui la console : Laissons lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable , ce sera bientôt pour elle un besoin ; alors je prendrai conseil de la situation de son ame. Après tout nous voilà seuls dans l'Univers & nous ferons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin , & de l'amitié à l'amour le pas est encore plus glissant à nôtre âge. Et quel âge avoit FONROSE quand il raisonoit ainsi ? FONROSE avoit dix huit ans ; mais trois mois de réflexion sur le même objet dévelopent bien les idées. Tandis qu'il se livroit à ses pensées , les yeux errans dans la campagne , il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa fut aussi vive que si elle avoit été imprévüe.

„ C'est ici , disoit la Bergère dans ses chants
„ plaintifs , c'est ici que mon cœur jouit de
„ l'unique bien qui lui reste. Ma douleur a
„ des délices pour mon ame ; je préfère son
„ amertume aux douceurs trompeuses de la
„ joie. „ Ces accens déchiroient le cœur sensible de FONROSE. Quelle peut-être , disoit-il , la cause du chagrin qui la consume ? Qu'il seroit doux de la consoler ! Un espoir plus

doux encore osoit flater ses desirs. Il craignoit d'alarmer la Bergère s'il se livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près, & pour la première fois c'étoit assez de l'avoir entendue. Le lendemain il se rendit au pâturage; & après avoir observé la route qu'elle avoit prise, il fut se placer au pied d'un rocher qui le jour précédent lui répétoit les sons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que FONROSE, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talens que ne néglige pas la jeune noblesse d'Italie. Il jouoit du hautbois come BESUZZI, dont il avoit pris les leçons, & qui faisoit alors les plaisirs de l'Europe. ADELAIDE plus profondément enlevée dans les affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre sa voix, & les échos gardoient le silence. Tout à coup ce silence fut interrompu par les sons plaintifs du hautbois de FONROSE. Ces sons inconnus excitèrent dans l'ame d'ADELAIDE une surprise mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errants sur ces Colines, ne lui avoient jamais fait entendre que les sons des trompes rustiques. Immobile & attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux accords. Elle aperçoit de loin un jeune Pâtre, assis dans le creux d'un rocher, au pied duquel païssoit son troupeau; elle approche pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que

peut le seul instinct de la Nature ! L'oreille indique à ce Berger toutes les finesses de l'art. Peut-on donner des sons plus purs ? Quelle délicatesse dans les inflexions ! Quelle variété dans les nuances ! Que l'on dise après cela que le goût n'est pas un don naturel. Depuis qu'ADELAÏDE habitoit cette solitude , c'étoit la première fois que sa douleur suspendue par une distraction agréable , livroit son ame à la douce émotion du plaisir. FENROSE qui l'avoit vû s'aprocher & s'asseoir au pied d'un Saule pour l'entendre , n'avoit pas fait semblant de s'en apercevoir. Il faisoit sans affectation le moment de sa retraite , & mesura la marche de son troupeau de manière à la rencontrer sur la pente de la Coline où se croisoient leurs chemins. Il ne fit que jeter un regard sur elle , & continua sa route comme n'étant occupé que du soin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues ! Quels yeux , quelle bouche divine ! Que ces traits si nobles & si touchants dans leur langueur seroient plus ravissans si l'amour les ranimoit ! On voit bien que la douleur seule avoit terni dans leur printemps les roses de ses belles jouës ; mais de tant de charmes celui qui l'avoit plus vivement ému étoit l'élégance noble de sa taille & de sa démarche : A la souplesse de ses mouvemens , on croit voir un jeune Cèdre

dont la tige droite & flexible cède molement aux zéphirs. Cette image que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans sa mémoire, s'empara de tous ses esprits. Qu'ils me l'ont peinte foiblement, disoit-il, cette beauté inconnue à la terre dont elle mérite les adorations ! Et c'est un désert qu'elle habite ! Et c'est le chaume qui la couvre ! Elle qui devoit voir les Rois à ses genoux, s'occupe du soin d'un vil troupeau. Sous quels vêtemens s'est-elle offerte à ma vue ! Elle embellit tout, & rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps aussi délicat ! des aliments grossiers, un climat sauvage, de la paille pour lit, Grands Dieux ! Et pour qui sont faites les roses ? Oui je veux la tirer de cette condition trop malheureuse & trop indigne d'elle. Le sommeil interrompit ses réflexions, mais n'éfaca point cette image. ADELAIDE de son côté sensiblement frappée de la jeunesse, de la beauté de FONROSE, ne cessoit d'admirer les caprices de la fortune. Où la Nature va-t-elle rassembler, disoit-elle, tant de talens & tant de graces ! Mais hélas ! ces dons qui ne lui sont qu'inutiles feroient peut être son malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cause-t-elle pas dans le monde ! Malheureuse ! Est-ce à moi d'y attacher quelque prix ? La réflexion désolante vint empoisonner dans son ame le plaisir qu'elle

avoit goûté ; elle se reprocha d'y avoir été sensible , & résolut de s'y refuser à l'avenir. Le lendemain FONROSE crût s'apercevoir qu'elle évitoit son aproche ; il tomba dans une tristesse mortelle. Se douteroit-elle de mon déguisement , disoit-il ; me serois je trahi moi-même ? Cette inquiétude l'ocupa tout le long du jour , & son hautbois fut négligé. ADELAIDE n'étoit pas si loin qu'elle ne pût bien l'entendre , & son silence l'étonna. Elle se mit à chanter elle même. „ Il semble ,
„ disoit sa chanson , il semble que tout ce
„ qui m'environne partage mes ennuis : Les
„ oiseaux ne font entendre que de tristes ac-
„ cens , l'écho me répond par des plaintes ,
„ les zéphirs gémissent parmi ces feuillages ,
„ le bruit des ruisseaux imite mes soupirs ,
„ on diroit qu'ils roulent des pleurs. „ FONROSE atendri par ces chants ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de son hautbois avec la voix d'ADELAIDE. O Ciel , dit-elle , est-ce un enchantement ! Je n'ose en croire mon oreille ; ce n'est pas un Berger , c'est un Dieu que je viens d'entendre. Le sentiment naturel de l'harmonie peut-il inspirer ces acords ? Come elle parloit ainsi une mélodie champêtre ou plutôt céleste , fit rétentir le Vallon. ADELAIDE crût voir réaliser les prodiges que la Poésie attribue à la Musique sa brillante

ſœur. Confuſe, interdite, elle ne ſavoit ſi elle devoit ſe dérober ou ſe livrer à cet enchantement. Mais elle aperçût le Berger qu'elle venoit d'entendre raſſemblant ſon troupeau pour regagner ſa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui, ſon ame ſimple n'en eſt pas plus vaine, il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel eſt le pouvoir de la Muſique; c'eſt le ſeul des talens qui jouiſſe de lui-même: Tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel fut acordé à l'homme dans l'inocence, c'eſt le plus pur de tous les plaiſirs. Hélas! c'eſt le ſeul que je goûte encore, & je regarde ce Berger come un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours ſuivans FONROSE affecta de s'éloigner à ſon tour: ADELAIDE en fut affligée. Le fort, dit-elle, ſembloit m'avoir ménagé cette foible conſolation; je m'y ſuis livrée trop aiſément, & pour me punir il m'en prive. Un jour enfin qu'ils ſe rencontrèrent ſur le penchant de la Coline: Berger, lui dit-elle, menez vous bien loin vos troupeaux? Ces premières paroles d'ADELAIDE cauſèrent à FONROSE un faiſſement qui lui ôta preſque l'uſage de la voix. Je ne ſai, dit-il, en héſitant; ce n'eſt pas moi qui conduis mon troupeau, c'eſt mon troupeau, qui me conduit moi même; ces lieux lui

sont plus connus qu'à moi , je lui laisse le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes-vous donc , lui demanda la Bergère ? J'ai vû le jour au-delà des Alpes , répondit FONROSE . . . Etes-vous né parmi les Pasteurs , poursuivit-elle ? . . Puisque je suis Pasteur , dit-il en baissant les yeux , il faut bien que je sois né pour l'être . . . C'est de quoi je doute , reprit ADELAIDE , en l'observant avec attention. Vos talens , votre langage , votre air même , tout m'annonce que le sort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bon , reprit FONROSE ; mais est-ce à vous de croire que la Nature refuse tout aux Bergers ? Etes-vous née pour être Reine ? ADELAIDE rougit à cette réponse ; & changeant de propos : L'autre jour , dit-elle , au son du hautbois , vous avez accompagné mes chants avec un art qui seroit un prodige dans un simple gardien de troupeaux. C'est votre voix qui en est un , reprit FONROSE , dans une simple Bergère . . . Mais personne ne vous a-t-il instruit ? . . Je n'ai , come vous , d'autres guides que mon cœur & mon oreille. Vous chantiez , j'étois attendri ; ce que mon cœur sent mon Hautbois l'exprime ; je lui inspire mon ame : Voilà tout mon secret , rien au monde n'est plus facile. Cela est incroyable , dit ADELAIDE. C'est ce que j'ai dit en vous écoutant , reprit FONROSE , ce-

pendant il l'a bien falu croire. Que voulez-vous ? la Nature & l'Amour se font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien ils avançoient dans la Vallée ; & FONROSE qu'un raion d'espérance animoit, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillants que le plaisir inspire. Ah ! de grace, dit ADELAIDE, épargnez à mon ame l'image importune d'un sentiment qu'elle ne peut goûter. Cette solitude est consacrée à la douleur, ses échos ne sont point acoutumés à répéter les accents d'une joie profane ; ici tout gémit avec moi. J'ai dequoi m'y plaindre, reprit le jeune Home ; & ces mots prononcés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Vous avez à vous plaindre, reprit ADELAIDE ! Est-ce des homes ? Est-ce du fort ? Je ne scai, dit-il, mais je ne suis pas heureux : Ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit ADELAIDE ; le Ciel nous done à l'un & à l'autre une consolation dans nos peines ; les miennes sont come un poids acablant dont mon cœur est opressé. Qui que vous soiez, si vous conoissez le malheur vous devez être compâtissant, & je vous crois digne de ma confiance ; mais promettez moi qu'elle fera mutuelle. Hélas ! dit FONROSE,

mes maux sont tels que je ferai peut-être condamné à ne les relever jamais. Ce mystère ne fit que redoubler la curiosité d'ADELAÏDE. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette Coline, sous ce vieux chêne touffu, où vous m'avez entendu gémir. Là je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. FONROSE passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendit de ce qu'il alloit apprendre. Mille pensées éfraiantes venoient l'agiter tour à tour. Il appréhendoit surtout la confiance désespérante d'un amour malheureux & fidèle. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué. Il vit arriver ADELAÏDE. Le jour étoit couvert de nuages, & la Nature en deuil sembloit présager la tristesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assis au pied du chêne, ADELAÏDE parla ainsi :

„ Vous voïez ces pierres que l'herbe com-
 „ mence à couvrir, c'est le tombeau du plus
 „ tendre, du plus vertueux des Homes, à
 „ qui mon amour & mon imprudence ont
 „ couté la vie. Je suis Françoisse, d'une Fa-
 „ mille distinguée & trop riche pour mon
 „ malheur. Le Comte d'ORESTAN conçût pour
 „ moi l'amour le plus tendre ; j'y fus sensible ;
 „ je le fus à l'excès : Mes Parens s'oposèrent
 „ au penchant de nos cœurs, & ma passion

„ insensée me fit consentir à un himen sacré
 „ pour des Ames vertueuses, mais désavoué
 „ par les Loix. L'Italie étoit alors le théâtre
 „ de la guerre. Mon Epoux y alloit joindre
 „ le corps qu'il devoit comander : Je le suivis
 „ jusqu'à *Briançon*, ma folle tendresse l'y re-
 „ tint deux jours malgré lui. Ce jeune Home
 „ plein d'honneur n'y prolongea son séjour
 „ qu'avec une extrême répugnance. Il me
 „ sacrifioit son devoir ; mais que ne lui avois-
 „ je pas sacrifié moi même ? En un mot je
 „ l'exigeai, il ne pût résister à mes larmes.
 „ Il partit avec un pressentiment dont je fus
 „ moi-même étraîée : je l'accompagnai jus-
 „ ques dans cette Vallée, où je reçus ses
 „ adieux ; & pour attendre de ses nouvelles,
 „ je retournai à *Briançon*. Peu de jours après
 „ se répandit le bruit d'une Bataille Je dou-
 „ tois si d'ORESTAN s'y étoit trouvé ; je le
 „ souhaitois pour sa gloire ; je le craignois
 „ pour mon amour, quand je reçus de lui
 „ une Lettre que je croiois bien consolante !
 „ *Je serai tel jour, à telle heure, me disoit-il,*
 „ *dans la Vallée & sous le chêne où nous nous*
 „ *sommes séparés ; je m'y rendrai seul, je vous*
 „ *conjure d'aller m'y attendre seule : Je ne vis*
 „ *encore que pour vous.* Quel étoit mon éga-
 „ rement ! Je n'aperçus dans ce billet que
 „ l'impatience de me revoir, & je m'applaudis
 „ de cette impatience. Je me rendis donc
 „ sous

23 sous ce même Chêne. D'ORESTAN arrive,
23 & après le plus tendre acueil : *Vous l'avez*
23 *voulu, ma chère ADELAIDE, me dit-il,*
23 *j'ai manqué à mon devoir dans le moment le*
23 *plus important de ma vie. Ce que je craignois*
23 *est arrivé. La Bataille s'est donnée, mon Ré-*
23 *giment a chargé ; il a fait des prodiges de va-*
23 *leur, & je n'y étois pas. Je suis deshonoré,*
23 *perdu sans ressource. Je ne vous reproche pas*
23 *mon malheur ; mais je n'ai plus qu'un sacrifice*
23 *à vous faire, & mon cœur vient le consacrer.*
23 A ce discours, pâle, tremblante, & respi-
23 rant à peine, je reçû mon Epoux dans
23 mes bras. Je sentis mon sang se glacer dans
23 mes veines, mes genoux ploierent sous moi,
23 & je tombai sans connoissance. Il profita de
23 mon évanouissement pour s'arracher de
23 mon sein, & bientôt je fus rapellée à la
23 vie, par le bruit du coup qui lui donna la
23 mort. Je ne vous peindrai point la situa-
23 tion où je me trouvai ; elle est inexprima-
23 ble, & les larmes que vous voyez couler,
23 les sanglots qui étouffent ma voix, en font
23 une trop foible image. Après avoir passé
23 une nuit entière auprès de ce corps sanglant,
23 dans une douleur stupide, mon premier
23 soin fut d'ensevelir avec lui ma honte : Mes
23 mains creusèrent son tombeau. Je ne cher-
23 che point à vous atendrir ; mais le moment
23 où il falut que la terre me séparât des tristes

restes de mon Epoux , fut mille fois plus
 affreux pour moi que ne peut l'être celui
 qui séparera mon corps de mon ame. Epui-
 sée de douleur & privée de nourriture , mes
 défaillantes mains employèrent deux jours
 à creuser ce tombeau , avec des peines in-
 concevables. Quand mes forces m'aban-
 donoient , je me reposois sur le sein livide
 & glacé de mon Epoux. Enfin je lui rendis
 les devoirs de la sépulture , & mon cœur
 lui promit d'attendre en ces lieux que le
 trépas nous réunît. Cependant la faim
 cruelle començoit à dévorer mes entrailles
 desséchées. Je me fis un crime de refuser à
 la Nature les soutiens d'une vie plus dou-
 loureuse que la mort. Je changeai mes vê-
 temens en un simple habit de Bergère , &
 j'en embrassai l'état come mon unique ré-
 fuge. Depuis ce tems toute ma consolation
 est de venir pleurer sur ce tombeau , qui sera
 le mien. Vous voyez , poursuivit-elle , avec
 quelle sincérité je vous ouvre mon ame. Je
 puis avec vous désormais pleurer en liberté ,
 c'est un soulagement dont j'avois besoin ;
 mais j'atens de vous la même confiance. Ne
 croiez pas m'avoir abusée. Je vois claire-
 ment que l'état de Pasteur vous est aussi
 étranger & plus nouveau qu'à moi. Vous
 êtes jeune , peut-être sensible ; & si j'en
 crois mes conjectures , nos malheurs ont

5 eu la même source, & come moi vous avez
 2 aimé. Nous n'en ferons que plus compa-
 2 tiffans l'un pour l'autre. Je vous regarde
 2 come un Ami que le Ciel, touché de mes
 2 maux, daigne m'envoier dans ma solitude.
 2 Regardez-moi come une amie capable de
 2 vous doner, sinon des conseils falutaires,
 2 au moins des exemples consolans.

Vous me pénétrez, lui dit FÓNROSE, acca-
 blé de ce qu'il venoit d'entendre; & quelque
 sensibilité que vous me suposiez, vous êtes
 bien loin d'imaginer l'impression que m'a
 fait le récit de vos malheurs. Hélas! que
 ne puis-je y répondre, avec cette confiance
 que vous me témoignez, & dont vous êtes
 si digne! Mais je vous l'ai dit, je l'avois
 prévû: Telle est la nature de mes peines,
 qu'un silence éternel doit les renfermer au
 fond de mon cœur. Vous êtes bien malheu-
 reuse, ajouta-t-il avec un profond soupir!
 je suis encore plus malheureux, c'est tout ce
 que je puis vous dire. Ne vous offensez pas
 de mon silence: Il m'est affreux d'y être
 condamné. Compagnon assidu de tous vos
 pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai
 toutes vos peines: Je vous verrai pleurer sur
 cette tombe, j'y mèlerai mes larmes à vos
 pleurs. Vous ne vous repentirez point d'a-
 voir déposé vos ennuis dans un cœur, hélas!
 trop sensible. Je m'en repens dès-à-présent,

dit-elle avec confusion ; & tous les deux les yeux baissés , se retirèrent en silence. ADELAIDE en quittant FONROSE , crût voir sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvelé , disoit-elle , le sentiment de ses peines ; & quelle en doit être l'horreur , puisqu'il se croit encore plus malheureux que moi !

Dès ce jour plus de chant , plus d'entretien suivis entre FONROSE & ADELAIDE. Ils ne se cherchoient ni ne s'évitoient l'un l'autre : Des regards où-la consternation étoit peinte , faisoient presque leur unique langage ; s'il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son Époux , le cœur saisi de pitié , de jalousie & de douleur , il la contemploit en silence , & répondoit à ses sanglots par de profonds gémissemens.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette situation pénible , & ADELAIDE voioit la jeunesse de FONROSE se flétrir come une fleur. Le chagrin qui le consumoit l'affligeoit elle-même d'autant plus vivement que la cause lui en étoit inconue. Elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle en fut l'objet. Cependant come il est naturel que deux sentimens qui partagent une ame s'afoiblissent l'un l'autre , les regrets d'ADELAIDE sur la mort de d'ORESTAN devenoient moins vifs chaque jour , à mesure qu'elle se livroit davantage à la pitié que lui inspiroit FONROSE. Elle étoit

bien sûre que cette pitié n'avoit rien que d'inocent ; il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre ; & l'objet de ce sentiment généreux sans cesse présent à sa vue , le réveilloit à chaque instant. La langueur où étoit tombé ce jeune home devint telle , qu'ADELAIDE ne crût pas devoir le laisser plus long-tems livré à lui-même. Vous périssez , lui dit-elle , & vous ajoutez à mes douleurs celle de vous voir consumer d'ennui sous mes yeux , sans pouvoir y apporter remède. Si le récit des imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du mépris ; si l'amitié la plus pure & la plus tendre vous est chère ; enfin si vous ne voulez pas me rendre plus malheureuse que je ne l'étois avant de vous avoir connu ; confiez-moi la cause de vos peines : Vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les soutenir. Votre secret fut il plus important que le mien , ne craignez point que je le répande. La mort de mon Epoux a mis un abîme entre le monde & moi , & la confiance que j'exige sera bientôt ensevelie dans cette tombe où la douleur me conduit à pas lents. J'espère vous y précéder , dit FONROSE en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie , sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. . . . O Ciel , qu'entens-je ? s'écria t-elle éperdue.

Qui, moi, j'aurois contribué aux maux qui vous acablent ? Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai je fait ? Qu'ai - je dit ? Hélas, je tremble ! O Ciel ! ne m'as-tu mis au monde que pour y faire des malheureux ? Parlez, vous dis - je : Il n'est plus tems de me cacher qui vous êtes, vous en avez trop dit pour dissimuler plus longtems . . . Eh bien, je suis . . . je suis FONROSE, le fils des Voïageurs que vous avez pénétrés d'admiration & de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus & de vos charmes m'a inspiré le dessein fatal de venir vous voir sous ce déguisement. J'ai laissé ma famille dans la désolation, croïant m'avoir perdu & pleurant mon trépas. Je vous ai vüe, je sai ce qui vous atache en ces lieux, je sai que le seul espoir qui me reste est d'y mourir en vous adorant. Epargnez moi des conseils inutiles & d'injustes reproches. Ma résolution est aussi ferme, aussi inébranlable que la vôtre. Si en trahissant mon secret vous troublez les derniers momens d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

ADELAÏDE confondue tâcha de calmer le désespoir où ce jeune Home étoit plongé. Rendons, dit - elle, à ses parens le service de le rapeller à la vie ; sauvons leur unique espérance : Le Ciel m'offre cette occasion de

reconoitre leurs bontés. Ainsi , loin de l'éfaroucher par une rigueur déplacée , tout ce que la pitié a de plus tendre , tout ce que l'amitié a de plus consolant , fût mis en usage pour le calmer.

Ange du Ciel , s'écria FONROSE , je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux ; vôtre cœur est à celui qui repose dans ce tombeau ; je vois que rien ne peut vous en détacher , je vois combien vôtre vertu est ingénieuse à me cacher mon malheur ; je le sens dans toute son étendue , j'en suis acablé , mais je vous le pardonne. Vôtre devoir est de ne m'aimer jamais , le mien est de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avoit conçu, ADELAIDE arive dans sa cabane. Mon Père, dit elle à son vieux Maître, vous sentez-vous la force de faire le voiage de Turin ? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour doner à M. & à Madame de FONROSE l'avis le plus intèressant. Le Vieillard répondit que son zèle pour les servir lui en inspiroit le courage. Allez, reprit ADELAIDE ; vous les trouverez pleurant la mort de leur Fils unique ; aprenez-leur qu'il est vivant, qu'il est en ces lieux, & que c'est moi qui veux le leur rendre ; mais qu'il est d'une nécessité indispensable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à *Turin*, il se fait annoncer pour le Vieillard de la Vallée de *Savoie*. Ah, s'écria Madame de FONROSE, il est peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergère. Qu'il vienne, ajouta le Marquis, il nous annoncera peut-être qu'elle consent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la Marquise, c'est la seule consolation que je puisse goûter au monde. Le Vieillard est introduit. Il se prosterne, on le relève. Vous pleurez un fils, leur dit-il, je viens vous dire qu'il est vivant : C'est notre chère enfant qui l'a découvert dans la Valée ; elle m'envoie pour vous en instruire ; mais vous seuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainsi, la surprise & la joie avoient ôté à Madame de FONROSE l'usage de ses sens. Le Marquis éperdu, égaré, appelle au secours de sa Femme, la rappelle à la vie, embrasse le Vieillard, annonce à toute sa maison que leur Fils leur est rendu. La Marquise reprenant ses esprits, que ferons-nous, dit elle, en saisissant les mains du Vieillard & les serrant avec tendresse, que ferons-nous pour reconôître un bienfait qui nous rend la vie ?

Tout est ordonné pour le départ. Ils se mettent en voyage avec le bon home ; ils marchent nuit & jour, ils se rendent dans la Valée, où leur unique bien les attend, La

Bergère étoit au pâturage ; la vieille femme les y conduit ; ils aprochent. Quelle est leur surprise ! Leur Fils, ce Fils bien aimé est auprès d'elle sous l'habit d'un simple Pasteur : Leurs cœurs plutôt que leurs yeux le reconnoissent. A ! cruel enfant , s'écrie sa Mère en se jettant dans ses bras ! quel chagrin vous nous avez donné ! Pourquoi vous dérober à notre tendresse ? Et que veniez-vous faire ici ? Adorer , dit-il , ce que vous avez admiré vous mêmes. Pardon Madame , dit ADELAI-DE , tandis que FONROSE embrassoit les genoux de son Père, qui le relevoit avec bonté ; pardon de vous avoir laissé si long-tems dans la douleur ; si je l'avois connu plutôt vous auriez été plutôt consoléc. Après les premiers mouvemens de la Nature , FONROSE étoit retombé dans la plus profonde affliction. Al-
lons , dit le Marquis , allons nous reposer dans la cabane , & oublier tous les chagrins que nous a donés ce jeune fou. Qui, Mon-
sieur , je l'ai été , dit FONROSE à son Père qui le menoit par la main. Il ne faloit pas moins que l'égarement de ma raison pour suspendre dans mon cœur les mouvemens de la Nature , pour me faire oublier les de-
voirs les plus sacrés , pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus cher au monde ; mais cette folie vous l'avez fait naître & j'en suis trop puni. J'aime sans espoir ce qu'il y

a de plus accompli sur la terre : Vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable : C'est l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même ; je l'aime jusqu'à l'idolâtrie, je ne puis être heureux sans elle, & je sais qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le secret de sa naissance ? J'en ai appris assez, dit FONROSE, pour vous assurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne ; elle a même renoncé à une fortune considérable pour s'ensevelir dans ce désert. . Et savez vous ce qui l'y a engagée ? . . Oui mon Père, mais c'est un secret qu'elle seule peut vous révéler. . Elle est mariée peut être ? . . Elle est veuve, mais son cœur n'en est pas plus libre ; ses liens n'en sont que plus forts. Ma Fille, dit le Marquis en arrivant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle FONROSE. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma Femme se bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie, cet enfant ne veut plus vivre s'il ne vous obtient pour Epouse, je ne desire pas moins de vous avoir pour fille ; voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah, Monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent ; mais écoutez, & jugez-moi. Alors en présence du

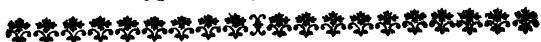
Vieillard & de sa Femme, ADELAIDE leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa Famille, qui n'étoit pas inconnue à M. de FONROSE, & finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu'elle devoit à son Epoux. A ces mots la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune FONROSE, que les sanglots étouffoient, se précipita dans un coin de la cabane pour leur doner un libre cours. Le Père atendri va au secours de son enfant : Voiez, disoit-il, ma chère ADELAIDE, dans quel état vous l'avez mis. Madame la Marquise, qui étoit auprès d'ADELAIDE, la pressoit dans ses bras, en la baignant de ses larmes. Eh quoi, ma fille, dit elle, nous ferez-vous pleurer une seconde fois la mort de nôtre cher enfant ? Le Vieillard & sa Femme, les yeux remplis de pleurs, & atachés sur ADELAIDE, atendoient qu'elle prît la parole. Le Ciel, m'est témoin, dit ADELAIDE en se levant, que je donerois ma vie pour reconoître tant de bontés. Ce seroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre ; mais je veux que FONROSE lui-même soit mon Juge : Laissez-moi de grace lui parler un moment. Alors se retirant seul avec lui : Ecoutez, lui dit elle, FONROSE, vous savez quels liens sacrés me retiennent dans ces lieux. Si je pouvois cesser de chérir

& de pleurer un Epoux, qui ne m'a que trop aimée, je serois la plus méprisable des femmes. L'estime, l'amitié, la reconnoissance, sont des sentimens que je vous dois; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour: Plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre. C'est l'impossibilité de remplir ce devoir qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendriroit le cœur le moins sensible; il m'est affreux d'en être la cause, il me seroit plus affreux d'entendre vos parens m'acuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, & vous laisser, autant qu'il est en moi, l'arbitre de nôtre destinée. C'est à vous de choisir celle des deux situations qui vous paroît la moins pénible, ou de renoncer à moi, de vous vaincre & de m'oublier, ou de posséder une femme, qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous acorder que des sentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en est assez, dit FONROSE, & d'une ame comé la vôtre l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je serai jaloux, des pleurs que vous donerez à la mémoire d'un autre Epoux, mais la cause de cette jalousie, en vous rendant plus respectable, vous rendra plus chère à mes yeux.

Elle est à moi, dit-il, en venant se jeter dans les bras de ses Parens; c'est à son respect

pour vous, à vos bontés que je la dois, & c'est vous devoir une seconde vie. Dès ce moment leurs bras furent des chaînes dont ADELAÏDE ne put se dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnoissance? Je veux le croire pour l'admirer encore: ADELAÏDE le croioit elle-même. Quoiqu'il en soit, avant de partir elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quitoit qu'à regret. O mon cher d'ORESTAN! dit-elle, si du sein des morts tu peux lire au fond de mon ame, ton ombre n'a point à murmurer du sacrifice que je fais: je le dois aux sentimens généreux de cette vertueuse famille; mais mon cœur te reste à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, sans aucun espoir d'être heureuse. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une espèce de violence; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de son Epoux, & que la cabane de ses vieux maîtres, qui la suivirent à *Turin*, fût changée en une maison de campagne, aussi simple que solitaire, où elle se proposoit de venir quelquefois pleurer les égaremens & les malheurs de sa jeunesse. Le tems, les soins assidus de FONROSE, les fruits de son second himen, ont ouvert depuis son ame aux impressions d'une nouvelle tendresse; & on la cite pour exemple d'une femme intéressante & respectable jusques dans son infidélité.



LETTRE

*A L'Auteur des Réflexions sur les dangers de la
Beauté, insérées dans le Journal d'Août.*

MONSIEUR,

VOS Réflexions s'adressent à ces Êtres, l'ornement du genre-humain, que leur Beauté expose aux dangers contre lesquels vous cherchez à les prémunir. Je n'aurois, en cette qualité, aucun droit à y répondre, mais le contraire m'en acquiert. Vous dédiés, *Monsieur*; aux belles Persones ce que vous pensés du peu de mérite d'un corps, quelque merveilleux que soit l'arrangement de ses organes destiné a se dissoudre, & à souffrir un changement considerable de tout ce à quoi il est exposé: Qu'auront elles pensé de cette nouvelle façon de conter fleurette? Vous les admirés trop, *Monsieur*, pour avoir osé tenter de leur déplaire, & si vous vous flatés qu'il n'en arivera pas ainsi, c'est le plus grand éloge que vous puissés donner à leur jugement: Je ne voudrois cependant pas répondre, si, après avoir goûté vos avis, elles se résoudreont à les suivre. Se conoitre des avantages, les rabaisser à ses propres yeux,

les trouver du néant, n'en regarder l'existence que dans les Préjugés d'une Nation, c'est l'ouvrage d'un Philosophe. Ecrire pour qu'on en profite, & voir manquer son but, doit être, ce me semble, une terrible mortification pour un Auteur. Incertain si vous ne subirez pas ce sort, dans cette occasion, je puis, *Monsieur*, vous doner un foible dédomagement, en vous assurant du bon effet qu'ont produit vos Réflexions sur un petit Cercle d'intimes Amies, qui se sont doné le Nom, de *Société des Laides*. En voyant l'étalage des dangers que court la Beauté, nous nous sommes consolées de n'avoir aucun lieu de les craindre; nôtre amour propre, content de voir dépriser ce que nous ne possédons pas, pour se tirer de l'égalité qui sembloit rétablie, n'a pas manqué de nous convaincre qu'à n'ayant pas une figure qui méritat les moindres soins, en les tournant du côté de nôtre Ame, la beauté intérieure seroit une ample compensation de la laideur extérieure. Cela est fort bien, reprit la plus jeune d'entre nous; mais je saurois les plus belles choses du monde, & je les dirois à merveille, qu'elles changeroient de nature en passant par ma bouche: Mes yeux sont capables de tout gater; on ne m'adresse que rarement la parole; on ne me salue qu'à peine. Je dois à ma Naissance le peu d'égards qu'on a pour moi, tandis

qu'on ne peut affés fêter certaines perſones de ma conoiſſance, parce qu'elles ont de grands cheveux, & de gros yeux : Ha ! ſi je pouvois encore les voir, lors qu'elles les auront chafſieux & moitié fermés, & que leur tête fera chauve ! Quel Triomphe ! Calmés vous, ma bone Amie, dit alors nôtre Présidente ; tout cela ne leur arrivera que trop tôt. Le grand emprefſement qu'on témoigne de les conoitre ne leur eſt pas auffi avantageux que vous penſés ; il leur ôte le tems de ſe conoitre elles mêmes : On nous le laiſſe tout à nôtre aife ; profitons en. Les plaiſirs qu'on goûte à réfléchir ſeule, ou avec d'autres nous mêmes, ſont ceux qui ſatisfont le plus ſolidement. L'envie de plaire atire ſouvent à l'amour propre les plus cuiſans chagrins : Je le ſais par expérience ; c'étoit ma Paſſion dominante. Pour vous prouver que j'en ſuis revenue, & pour me fortifier dans mes bons deſſeins, je veux vous avoüer toutes mes foibleſſes.

J'ai eû de l'inclination pour *Lindor* : Les agrémens de ſon Eſprit juſtifiant mon goût. Je me perſuadai, ſans aucun fondement, que je ne lui étois pas indifférente. J'étois hors de moi, lors que je le voïois ; je rougiſſois en l'abordant ; mon ſang ſe troubloit quand j'entendois prononcer ſon Nom. Si je parlois avec lui, & que quelque perſone mêlat ſon mot dans nôtre converſation, je prenois
du

du guignon contre elle ; enfin j'étois l'*Amarante* de LA FONTAINE *, c'est à dire, une fort sotté Créature. Par bonheur que cet état ne dura pas longtems ; je vis clairement que *Lindor* ne sentoit rien pour moi. Quoi, me dis-je alors, tu l'aimerois, quoiqu'il ne t'aime pas ! Il pouroit le savoir & après le refus de son Cœur te faire celui de son Estime ? Ta foiblesse lui doneroit lieu de te mépriser ? Non, il n'en fera rien. Tu ne te rendras pas malheureuse pour ses beaux yeux. J'exécutoi ce que j'avois résolu : En voiant *Lindor*, j'imposai silence à mon émotion. Il s'éloigna, je l'oubliai, & fus tranquile, renonçant à jamais au desir de plaire, qui est toujours acompagné de mortification & de jalousie. Ce fut à cette époque, mes chères Amies, continua-t-elle, que nous donames à nôtre petite Cotterie le Nom qu'elle porte, & que, come Fondatrice, vous voulutes que j'en fusse Présidente.

Vôtre Histoire nous a fait plaisir, repris-je ; nous profiterons des Leçons qu'elle nous done ; par malheur, nous somes faites de manière à ne nous atirer aucun mérite par nôtre renoncement à plaire. Mais permettés moi de trouver le Soliloque, qui vous guérit de

* TIRCIS & AMARANTE, Fable de LA FONTAINE.

votre passion pour *Lindor* dicté par la fierté même ! Le bien qu'elle vous a fait m'engageroit presque à la regarder come une vertu. Cependant le véritable Ami des Beautés, l'Auteur de la Pièce que nous venons de lire, la regarde come un défaut, dont il les prie de se corriger. Il conoit mal leurs intèrêts, répondit - t - elle avec vivacité ; la fierté leur est très nécessaire ; Sans elle que serois - je devenue ! C'est une branche de l'Orgueil , mais cette Passion si dangereuse , a aussi son utilité. L'Homme, parfaitement exempt de Passion , est un chimère ridicule ; celui qui s'abandonne à toutes est malheureux ; mais celui qui, come l'Abeille, fait ses efforts pour n'en tirer que le miel, est raisonnable. La fierté, je le répète, est nécessaire aux Femmes : Elle les préserve souvent de la Coquetterie. Les belles Personnes en ont plus besoin que celles qui ne le sont pas , & quoi qu'on en puisse dire, concluons à conserver celle que nous avons, afin que si quelque *Lindor* faisoit sur vous la même impression que sur moi, il vous fut aussi aisé de l'effacer, & que vous regardiés toujours come au dessous de vous de mandier les Eloges, persuadées qu'il y a plus de gloire à mériter ce qui nous est refusé, qu'à obtenir ce qui ne nous est pas dû.

Voilà, Monsieur, ce qui se passa dans notre Société, après la lecture de votre Pièce, qui

nous rapeloit ce qu'on ne sauroit trop savoir
 & qui fut une occasion aux discours judicieux
 de notre chère Présidente : Destinée pour
 les Belles, les Laides ont été les premières à
 en profiter : Plaisant contraste ! Peut-être que
 si vous écrivies pour nous, elles auroient
 leur tour. Je n'ai pû me refuser, *Monsieur*,
 au plaisir de vous en instruire : M'étant de-
 clarée des Laides, on ne prétend de moi rien
 de ce qui peut plaire, & il est tout uni, qu'une
 main, aussi disgracieuse que la mienne, ex-
 prime mal tout ce qu'elle trace : Je vous
 avertis de l'ennui qu'il y aura à me lire, afin
 de lui ôter le désagrément de la surprise.

J'ai l'honneur d'être &c.

LA SECRETAIRE *de la Société*
des Laides,

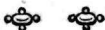




O D E

SUR LA CONSCIENCE.

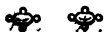
QUELLE est donc cette voix secrète,
 Qui s'élevant du fond des cœurs,
 De nos devoirs est l'interprète,
 Et la censure de nos mœurs ?
 D'où vient, qu'au gré de ses caprices,
 Entre les Vertus & les Vices,
 L'Home ne fauroit balancer ?
 Toûjours contre le mal qu'on aime,
 Malgré soi, contraire à soi même,
 On est contraint de prononcer.



Ici du Dieu de la Nature,
 Je reconois la sage Main ;
 D'un vif amour de la droiture,
 Il a rempli le cœur humain ;
 S'il sort du sentier légitime,
 Lui même il reconoit son crime ;
 Se plaindra - t - il du châtiment ?
 Où feroit en Dieu l'injustice,
 S'il ne suit, dans nôtre suplice,
 Que nôtre propre jugement ?



Voiés vous la timide enfance
 Chercher déjà les sombres lieux ?
 La honte prévient la défense ;
 Le mal se sent , & fuit nos yeux :
 D'où vient qu'en cet âge , où du vice
 La Loi n'apprend point l'injustice ,
 Tant de fraïeur vient nous saisir ?
 Sans doute il faut que le cœur sente
 Le crime , qui ne se présente ,
 Que sous l'image du plaisir.



Mais en vain la Raïson plus forte ,
 Fait enfin sentir son pouvoir ;
 Un cœur , que son penchant emporte ,
 Sait bien se jouer du devoir :
 Insensé , pour se satisfaire ,
 L'Home d'une erreur volontaire ,
 Implore le charme imposteur ;
 Des Passions l'adresse étrange ,
 A la Raïson done le change ,
 L'esprit fléchit au gré du cœur.



Ainsi le veut la Conscience ;
 Il ne nous est permis d'aimer ,
 Rien qui du bien n'ait l'apparence ;
 Le mal seul ne peut nous charmer.

Ainsi conservant son empire ,
 Quand même au mal elle conspire ,
 Ce n'est qu'au bien qu'elle consent :
 Mais quoi ! Pour la rendre complice
 Il reste au crime un artifice ,
 Le crime paroît innocent.



Qu'on se prépare de suplices ,
 Lorsque séduits par ses desirs ,
 On s'abandonne aux plus grands vices ,
 Sous le nom des plus grands plaisirs !
 Le bandeau tombe ; les yeux s'ouvrent :
 Que d'horreurs alors se découvrent ,
 Sous l'atrait des plus beaux dehors !
 De son erreur triste victime
 Nôtre cœur perd le goût du crime ,
 Et n'en sent plus que les remords.



Plus de paix ; ce ne sont qu'alarmes ,
 Que troubles toujours renaissans ;
 Plus le crime avoit eu de charmes ,
 Plus les regrets en sont cuisans.
 Non ! déformais un cœur coupable ,
 D'un plaisir pur n'est plus capable ;
 Il tremble , il sêche au moindre bruit :
 Tout lui fait peur , tout l'embarasse ;
 Il craint , où rien ne le menace ,
 Il fuit , ou rien ne le poursuit.



Que manquoit il à ta vengeance,
 Juste ciel! Pourquoi des Enfers?
 Pour nous punir la Conscience
 Te fournit cent tourmens divers:
 Chaque crime y trouve sa peine.
 Livre l'Home à sa propre haine,
 Et tu feras affés vengé:
 Les flots de feu, l'étang de souphre
 Sont moins cruëls que ce qu'il soufre,
 De ce Ver dont il est rongé.



Non, quoi que l'Home en puisse croire,
 Ce n'est que dans son propre cœur,
 Qu'il trouve sa honte ou sa gloire,
 Son infortune ou son bonheur.
 Envain se fait il des chimères
 De félicités, de misères,
 D'honneurs, d'estime, de mépris;
 Bientôt la trompeuse aparence
 Se dissipe, & la Conscience
 Rend à tout son poids & son prix.

GENEVE,

J. P. S.



JUPITER ET LE PAISAN.

F A B L E.

ACABLE' de travail , autant que de besoin ,
 Un Rustre reposoit assis au pié d'un Hêtre :
 Dieux ! disoit-il , de moi que le bonheur est loin !
 Quels maux affreux acompagnent mon être !
 Le travail dans les Champs m'apelle avant le jour ;
 Là , c'est peu de me voir exposé , tour à tour ,
 Aux caprices de la Nature ;
 Sous mon rustique Toit , quand je suis de retour ,
 Je n'ai pour prix des maux , des peines que j'endure ,
 Qu'une grossière nourriture.
JUPITER l'entendit du céleste Séjour ,
 Et vint ainsi réprimer son murmure :
 Expose moi tes maux & tes besoins divers ;
 A tort acuses-tu le Destin d'injustice ,
 Le Ciel ne fait rien par caprice.
 A l'instant par le Dieu transporté dans les airs ,
 Juges en , lui dit-il , en voyant l'Univers :
 Sers toi de ta Raïson , examine toi même ;
 Contemple ce Mortel à l'air sombre , au teint blême ,
 Vois avec quelle ardeur il calcule son or.
 Ah ! si je possédois cet immense Trésor ,
 Dit le Rustre , mon sort seroit digne d'envie ,
 Et rien ne manqueroit au bonheur de ma vie.
 Conois , reprit le Dieu , conois mieux le bonheur :
 Ce Mortel n'est heureux , hélas , qu'en apparence !
 Tu crois que ce Trésor comble son espérance ?

Prends ce Miroir & vois dans le fond de son Cœur.
 Le Rustre, avec éfroi, voit le sein de l'Avare
 Déchiré de remords, & semblable à ces flots,
 Qui troublés par les Vents, n'ont jamais de repos.
 Il voit même en ses yeux, que la fraieur égare,
 La triste impression des maux qu'il se prépare.
 Ah, Grand Dieu! dit alors le Rustre épouvanté,
 N'exauce point mes Vœux; j'en ferois la victime;
 Sauve moi des remords du Crime,
 Et laisse moi ma pauvreté.

Vois ici, dit le Dieu, cette foule brillante;
 Regarde en ce Palais ce Ministre orgueilleux:
 On croiroit, à le voir, que son Ame est contents ?
 Oui, dit le Païsan, je le crois très heureux:
 N'a-t-il pas le pouvoïr d'obliger ses semblables ?
 Il aquiet chaque jour des Amis véritables . . .
 Eh bien, reprend le Dieu, reconois ton erreur;
 Consulte ton Miroir. . . Que vois-je ! Quelle horreur !
 Dit le Rustre étoné: Quoi l'intèret avide
 Et la corruption rongent son sein perfide !
 Je le vois qui ravit, par de vils moïens,
 Les biens & le repos de ses Concitoyens.
 Tantôt gonflé d'orgueil, croïant toucher au Trône,
 Il insulte à chacun, dans sa prospérité;
 Tantôt suivi de crainte, inquiet, agité,
 Il croit qu'à chaque instant le danger l'environne.
 Quel sort ! Fut-il jamais Mortel plus malheureux ?
 Epargne, ô JUPITER ! ce spectacle à ma vue:
 Quel que soit mon destin, à cet état affreux,
 Ah ! je préfère encor ma Bêche & ma Charue.

JUPITER tint alors au Rustre ce Discours :
Indocile Mortel , te plaindras-tu toujours !
Tu cherches le bonheur ? Apprens à le conoitre :
Il n'est que dans les Cœurs contens & vertueux.

Il dit , & pour le rendre heureux ,
 Il alla replacer le Rustre sous son Hêtre.



EPI TRE à I R I S.

QUEL Dieu , charmante IRIS répand dans vos
 beaux Airs

Ce charme impérieux , cette force invincible ,
 Dont autrefois pour LAURE , à ses acords sensible ,
 Le fidelle PETRARQUE échauffoit ses Concerts ?

Pouvois-je m'y tromper ? Non : L'Amour vous inspire
 Ces Vers , ces tendres Vers que l'on ne fauroit lire ,
 Sans ressentir de violens transports.

Je les sens , belle IRIS , & mon Ame inquiète ,
 Pour vous les exprimer , fait d'impuissans efforts ;
 Je demande ma Lyre , & ma Lyre est muette ;
 Ou bien , de mon ardeur peu fidelle interprète ,
 Elle ne rend que de foibles acords.

IRIS , si come à vous le Destin moins contraire ,
 Avec l'heureux talent de plaire ,

M'avoit doné celui de me bien exprimer ,
 Je n'irois point , du Lac Léman paisible ,
 A nos premiers Héros rendant l'Ame sensible ,
 N'éveiller les Echos que pour les alarmer :

Mais l'Amour me prêtant une tendre cadance ,
 Et de vôtre beauté , célébrant la puissance ,
 J'irois tout atendrir , j'irois tout enflamer ;
 J'irois, par des chansons touchantes ,
 Eterniser ces graces ravissantes
 Que VENUS elle même a pris soin de former ;
 Ces beaux yeux animés des flames éloquentes
 Dont le brillant éclat fut si bien me charmer ;
 Je chanterois l'Amour , vos Apas & ma Chainé ;
 Et bientôt les Zéphirs retenant leur haleine ,
 L'on verroit les Rochers & les Bois s'animer.
 Bientôt. . . mais où m'emporte une espérance vaine?
 Pardonnez, belle IRIS , à l'ardeur qui m'entraîne ;
 Ah ! Je ne fais que vous aimer.

L A U S A N N E .



V E R S

*A Mademoiselle de L***** sur son Mariage
 avec M. du T***.*

EN vain les vents & les frimats
 Ici font un afreux ravage ;
 Les Fleurs qui paroient ces Climats
 Sont toutes sur vôtre Visage ,
 Et semblent naitre sous vos pas.
 Mais cette Fleur , si charmante & si vive ,
 Un Epoux va donc la cueillir ;

Et sous la main qui la cultive

On la verra s'épanouir.

Ha! Quand il s'agit de jouir

D'un bien dont notre Ame est captive,

Notre ardeur toujours attentive

Le laisse-t-elle évanouir ?

Notre tendresse est-elle oisive ?

Elle fait bien fixer notre Ame fugitive,

En goûtant le plus grand plaisir.

Quel est le Sage qui s'en prive !

Il cueillira sur votre sein

Ces tendres Fleurs, que le Ciel fit éclore ;

Peut-être qu'enhardi par un si beau butin,

Ses yeux iront plus loin encore.

Ha! quand un Epoux nous adore,

Lors même qu'il seroit un saint,

Peut-il s'arrêter en chemin ?

Quel est l'Homme qui délibère,

Et ne suit cet heureux instinct

A tous les mortels nécessaire,

Et qui ne parle point en vain

Quand un Epoux a de quoi plaire,

Qu'il joint l'Esprit au sentiment,

Que même après le Sacrement

Aimer est la plus douce affaire ;

Qu'il ne cesse point d'être Amant,

Le mieux est de le laisser faire.

Aimer trop délicatement,

En vérité seroit chimère.

Eprouver l'amoureux mystère

Est un leger amusement ;
 Lorsqu'on a du contentement
 On ne dit pas tout à sa Mère
 Et l'on termine le Roman.

L'Himen, qui sous ses Loix aujourd'hui vous engage,
 Aplaudissant à son ouvrage ,

A l'envi de l'Amour , embélit vos apas :

Pour mériter votre suffrage ,

Il en prend le tendre langage ,

Pourroit-il ne vous plaire pas ,

En vous présentant son hommage ?

Jadis sur le simple gazon

Sur un Autel orné de fleurs & de guirlandes ,

L'Himén recevoit nos ofrandes ,

Et il exauçoit nos demandes

Qu'aprouvoit toujours la Raison.

Jamais la noire trahison

D'un Epoux ne fit un parjure ;

Les douces Loix de la Nature

Aussi respectable que pure ,

Disoient nôtre tendre oraison.

Les Dieux , Amis de l'innocence ,

Se plaisoient à combler nos vœux ;

• Ils prolongeoient nôtre confiance.

Pourvû qu'on s'aime on est heureux.

Ainsi de PHILEMON l'ardente & vive flamé

Ne s'éteignit qu'avec ses jours ,

Et le dernier soupir que poussa sa belle Amé ,

Fut inspiré par les Amours.



MADRIGAL.

EGLE' tremble que dans ce jour,
L'Himen, plus puissant que l'Amour,
N'enlève ses Trésors, sans qu'elle ose s'en plaindre;
Elle a négligé mes avis ;
Si la Belle les eut suivis
Elle n'auroit plus rien à craindre.

LOGOGRIPE.

UN Mot françois, mon cher Lecteur,
En renferme un Chapelet d'autres :
Parcours au long ses Patenôtres
Et tu recueilliras, pour fruit de ton labeur,
Ce qu'on fait souvent par malice ;
Une Couleur ; un Animal ;
Et la Compagne du Cilice ;
Deux Titres souverains ; un Péché capital ;
Un autre Animal domestique ;
Une Coquille ; une Arme ; un Jeu ;
Une Note ; un Ton de Musique ;
Matière qui se fond au feu ;
Un Ouvrage d'Architecture ;
Ce qui ferme ton Champ ; P'éfroi des Matelots ;
Ce qui fixe un Navire agité sur les Flots ;
Du tems qui coule une Mesure ;
L'Ornement naturel d'un superbe Cheval ;
Un Instrument de Chasse ; & le vieux Personage

Qui nous a reproduits : Tu vois aussi la Cage ;
L'Arme du Bœuf ; le plus riche Metal ;

Une Ville de *Guienne* ; une autre en *Normandie* ;

Le Siège d'un Orateur ;

La Peine d'un Malfaiteur ;

De ton Chef une partie ;

Qualité qui d'un Fat gonfle toujours le Cœur ,

Pour laquelle souvent on perd jusqu'à l'honneur ;

Le Nom d'un Saint ; une espèce de Plante ,

Come bien des Méchans , inutile & piquante.

Ce n'est pas tout, Lecteur, tu trouveras de plus,

Avec la Fille d'*Inachus* ,

Ce Voltigeur téméraire

Dont la mort fut le salaire ;

Un des Signes du Ciel ; une Conjonction ;

Un Oiseau domestique ; un Insecte ; un Poisson ;

Le Batelier redoutable ,

Pour tous les morts sans pitié ;

La Passion détestable ,

Qui détruit dans les Cœurs la charmante amitié.

Poursuis, va jusqu'au bout, & ne perds point
courage.

Pour recevoir ton Héritage ,

Mon sein t'offre un sujet ; un terme affectueux ;

L'Homme qui, sans mourir, fut ravi dans les Cieux ;

Pour voyager une Voiture ,

Avec son adroit Conducteur ;

Celui de mes Enfans , à qui Dame Nature

A concédé le pas sur ma progéniture ;

Enfin ce Roi des *Thébains* ,

A qui *THESE'E* ôta la Couronne & la Vie ;

Ce qui, chez les *Romains* ,

Honoroit d'un Vainqueur les Triomphes certains.

Cher Lecteur, si ton envie ,

Te presse de deviner ,

Je suis un mot fort populaire :

Neuf piés forment tout le mystère ;
C'est à toi de les combiner.

Le mot du Logogriphe du Mois passé est AN-
TROPOPHAGE. On y trouve *Tage, Agenor, Pont,*
Aneth, Naphte, Thon, Pbaraon, Orange, Ange,
Prône, Agathe, Tbé, Orge, Pbare, An, Egra,
Harpé, Pope, Nape, Pot, Ane, Or, Argo, Pape,
Paon, Re, Pore, Aaron, Tan.

T A B L E

B S S A I sur la nécessité de la Révélation.	P. 348
<i>Lettre aux Editeurs sur quelques Equivoques de la Langue Hebraïque.</i>	371
<i>Lettre d'un jeune Hôme à un de ses Amis, qui donoit dans la débauche.</i>	378
<i>Extrait d'un Recueil de Poissons, Ecrévisses & Crabes extraordinaires des environs des Isles Moliques.</i>	379
<i>La Bergère des Alpes, Anecdote moderne.</i>	401
<i>Lettre à l'Auteur des Réflexions sur les dangers de la Beauté.</i>	426
<i>Ode sur la Conscience.</i>	442
<i>Jupiter & le Paisan. Fable.</i>	446
<i>Epitre à Iris.</i>	448
<i>Vers sur le Mariage de Mademoiselle de L. . . . avec M. du T..</i>	449
<i>Madrigal.</i>	452
<i>Logogriphe.</i>	ibid.